

Pierre Corneille

La Veuve

bibebook

Pierre Corneille

La Veuve

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



MADAME DE
Maisonfort

La

Madame,

Le bon accueil
qu'autrefois cette *Veuve*
a reçu de vous l'oblige à

vous remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie et de la médisance, elle n'en peut trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais de prise. Elle espère que vous ne la méconnaîtrez pas pour être dépouillée de tous autres ornements que les siens, et que vous la traiterez aussi bien qu'alors que la grâce de la représentation la mettait en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle trop contente, et se bannira sans regret du théâtre pour avoir une place dans votre

cabinet. Elle honteuse de vous ressembler si peu, et a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paraître d'autant plus imparfaite ; mais quand elle considère qu'elles en sont en un si haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures sans des privilèges tout particuliers du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au dessus des forces de la nature : en effet, madame,

quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnaissiez en vous même, ou que vous ne vous connaissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus et des qualités si peu commune que les vôtres ne sauraient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges ; outre qu'il serait superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profanerait des choses si relevées. Ma plume est trop faible pour entreprendre de voler si haut ; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence,

que je serai toute ma vie,

Madame,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,

Corneille.



Au lecteur



I TU N'ES homme à te contenter de la naïveté du style et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce : son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissants et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le

moins les éblouit ; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions ; autrement c'est en faire parade mal à propos, et pour gagner le nom de poète, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poète parle qu'il faut

parler en poète ; Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrielle. Tu y reconnaîtras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde : celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à

tirer. Si tu en pénétrés bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des règles, ni dans la liberté qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre français : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui prend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de sa scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toutes sortes de poèmes, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réglés. J'ai donc cherché quelque milieu

pour la règle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seraient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité ; mais comme on épouse malaisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respect de lui partager mes ouvrages ; et de six pièces de théâtre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que

j'observe inviolablement ; mais j'interprète la dernière à ma mode ; et la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures ; mais bien que j'en pusse trouver de bons garants et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matières ; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume :

cette préface n'est déjà que trop
longue pour une comédie.



Argument



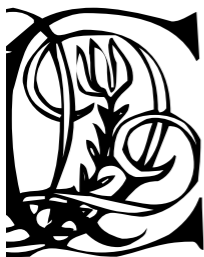
ALCIDON, AMOUREUX DE Clarice, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste, son particulier ami, de peur qu'il ne s'en aperçût, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange, que sa mère lui propose. Ce faux ami, sous un prétexte de se

venger de l'affront que lui faisait ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la mènent ensemble à un château de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentiments de son ami, fait rompre le mariage de Florange : sur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avait toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avait même facilité l'enlèvement de sa maîtresse ; ce qui le porte à quitter le

parti de ce perfide : de sorte que, ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en récompense sa sœur Doris.



Examen



ETTE COMÉDIE N'EST pas plus régulière que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le même défaut au cinquième acte, qui se passe en compliments pour venir à la conclusion d'un amour épisodique ; avec cette différence toutefois que le mariage de Célidan avec Doris a plus

de justesse dans celle-ci que celui d'Eraste avec Chloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si vague que dans *Mélite*, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq jours consécutifs. C'était un tempérament que je croyais lors fort raisonnable entre la rigueur des vingt et quatre heures et cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier,

Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, et paraît en la dernière scène avec elle au sortir de ces visites, qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième : Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son château, où il la croit encore prisonnière, et se résout de faire part de sa joie à la nourrice, qu'il n'oserait voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrète et criminelle qu'ils ont ensemble ; et environ cent vers après, il vient chercher cette confidente

chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvait être qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célian venait de ramener Clarice (ce que vraisemblablement il a fait le plus tôt qu'il a pu, ayant un intérêt d'amour qui le pressait de lui rendre ce service en faveur de son amant) ; et quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il lui va rendre. L'excuse qu'on pourrait y donner, aussi bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans *Mélite*, c'est qu'il n'y a point de liaisons de scènes, et par conséquent point de continuité

d'action. Aussi, on pourrait dire que ces scènes détachées qui sont placées l'une après l'autre ne s'entre-suivent pas immédiatement, et qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre ; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connaître l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour les a parte. Elle m'en donnait de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque qui parût dans les

entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre des compliments d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligés, par des considérations particulières, de s'en rendre des témoignages mutuels. C'était un beau jeu pour ces discours à part, si fréquents chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues ; cependant j'ai si bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes artificieuses, et des réflexions qui les ont suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent

point, et le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième scène du quatrième acte semble commencer par ces a parte, et n'en a toutefois aucun. Célian et la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célian des marques d'une douleur très vive, qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir ; et Célian, de son côté, veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, et qu'ainsi il la

rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit, par la manière dont il dupe cette vieille, et lui arrache l'aveu d'une fourbe où on le voulait prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme, de peur qu'elle ne fasse encore quelque pièce qui trouble son dessein ; et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième ; mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de savoir leurs sentiments sur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a

plus affaire d'eux ; et d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs et rendue à son amant, pour penser en sa présence à cette nourrice, et prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le style n'est pas plus élevé ici que dans *Mélite*, mais il est plus net et plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre ; et

Alcidon a lieu d'espérer un bien plus
heureux succès de sa fourbe
qu'Eraste de la sienne.



Acteurs



PHILISTE, amant de Clarice.

Alcidon, ami de Philiste,
et amant de Doris.

Célidan, ami d'Alcidon, et
amoureux de Doris.

Clarice, veuve d'Alcandre, et
maîtresse de Philiste.

Chrysante, mère de Doris.

Doris, sœur de Philiste.

La Nourrice de Clarice.

Géron, agent de Florange, amoureux
de Doris.

Lycas, domestique de Philis.

Polymas,

Doraste,

Listor, domestiques de Clarice.

La scène est à Paris



Acte premier



Scène première

Philiste, Alcidon

Alcidon

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode ;

Mais la tienne pour moi serait trop incommode :

Mon cœur ne pourrait pas conserver tant de feu,

S'il fallait que ma bouche en
témoignât si peu.

Depuis près de deux ans tu brûles
pour Clarice ;

Et plus ton amour croît, moins elle
en a d'indice.

Il semble qu'à languir tes désirs sont
contents,

Et que tu n'as pour but que de perdre
ton temps.

Quel fruit espères-tu de ta
persévérance

A la traiter toujours avec
indifférence ?

Auprès d'elle assidu, sans lui parler

d'amour,

Veux-tu qu'elle commence à te faire
la cour ?

Philiste

Non ; mais, à dire vrai, je veux
qu'elle devine.

Alcidon

Ton espoir qui te flatte en vain se
l' imagine :

Clarice avec raison prend pour
stupidité

Ce ridicule effet de ta timidité.

Philiste

Peut-être. Mais enfin vois-tu qu'elle

me fuie,

Qu'indifférent qu'il est, mon
entretien l'ennuie,

Que je lui sois à charge, et lorsque je
la voi,

Qu'elle use d'artifice à s'échapper de
moi ?

Sans te mettre en souci quelle en sera
la suite,

Apprends comme l'amour doit régler
sa conduite.

Aussitôt qu'une dame a charmé nos
esprits,

Offrir notre service au hasard d'un
mépris,

Et nous abandonnant à nos brusques
saillies,

Au lieu de notre ardeur lui montrer
nos folies,

Nous attirer sur l'heure un dédain
éclatant,

Il n'est si maladroit qui n'en fît bien
autant.

Il faut s'en faire aimer avant qu'on se
déclare ;

Notre submission à l'orgueil la
prépare.

Lui dire incontinent son pouvoir
souverain,

C'est mettre à sa rigueur les armes à
la main.

Usons, pour être aimés, d'un
meilleur artifice,

Et sans lui rien offrir, rendons-lui du
service ;

Réglons sur son humeur toutes nos
actions,

Réglons tous nos desseins sur ses
intentions,

Tant que par la douceur d'une longue
hantise,

Comme insensiblement elle se trouve
prise.

C'est par là que l'on sème aux dames

des appas

Qu'elles n'évitent point, ne les
prévoyant pas.

Leur haine envers l'amour pourrait
être un prodige

Que le seul nom les choque, et l'effet
les oblige.

Alcidon

Suive qui le voudra ce procédé
nouveau :

Mon feu me déplairait caché sous ce
rideau.

Ne parler point d'amour ! Pour moi,
je me défie

Des fantasques raisons de ta
philosophie :

Ce n'est pas là mon jeu. Le joli
passe-temps

D'être auprès d'une dame et causer
du beau temps,

Lui jurer que Paris est toujours plein
de fange,

Qu'un certain parfumeur vend de
fort bonne eau d'ange,

Qu'un cavalier regarde un autre de
travers,

Que dans la comédie on dit d'assez
bons vers,

Qu'Aglaïte avec Philis dans un mois

se marie !

Change, pauvre abusé, change de
batterie,

Conte ce qui te mène, et ne t'amuse
pas

A perdre innocemment tes discours
et tes pas.

Philiste

Je les aurais perdus auprès de ma
maîtresse,

Si je n'eusse employé que la
commune adresse,

Puisqu'inégal de biens et de
condition,

Je ne pouvais prétendre à son affection.

Alcidon

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,

Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle,

Et que ton froid silence et l'inégalité

S'opposent tout ensemble à ta témérité.

Philiste

Crois que de la façon dont j'ai su me conduire

Mon silence n'est pas en état de me

nuire :

Mille petits devoirs ont tant parlé
pour moi,

Qu'il ne m'est plus permis de douter
de sa foi.

Mes soupirs et les siens font un
secret langage

Par où son cœur au mien à tous
moments s'engage :

Des coups d'œil languissants, des
souris ajustés,

Des penchements de tête à demi
concertés,

Et mille autres douceurs, aux seuls
amants connues,

Nous font voir chaque jour nos âmes
toutes nues,

Nous sont de bons garants d'un feu
qui chaque jour...

Alcidon

Tout cela, cependant, sans lui parler
d'amour ?

Philiste

Sans lui parler d'amour.

Alcidon

J'estime ta science ;

Mais j'aurais à l'épreuve un peu
d'impatience.

Philiste

Le ciel, qui nous choisit lui-même
des partis,

A tes feux et les miens prudemment
assortis,

Et comme à ces longueurs t'ayant
fait indocile,

Il te donne en ma sœur un naturel
facile,

Ainsi pour cette veuve il a su
m'enflammer,

Après m'avoir donné par où m'en
faire aimer.

Alcidon

Mais il lui faut enfin découvrir ton courage.

Philiste

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage :

Cette vieille subtile a mille inventions

Pour m'avancer au but de mes intentions ;

Elle m'avertira du temps que je dois prendre ;

Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre :

Adieu.

Alcidon

La confiance avec un bon ami

Jamais sans l'offenser ne s'exerce à
demi.

Philiste

Un intérêt d'amour me prescrit ces
limites :

Ma maîtresse m'attend pour faire des
visites

Où je lui promis hier de lui prêter la
main.

Alcidon

Adieu donc, cher Philiste.

Philiste

Adieu, jusqu'à demain.



Scène II



ALCIDON, la Nourrice

Alcidon, seul.

Vit-on jamais amant de
pareille imprudence

Faire avec son rival
entière confiance ?

Simple, apprends que ta sœur n'aura
jamais de quoi

Asservir sous ses lois des gens faits
comme moi ;

Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle
pour Clarice.

Ton agente est à moi. N'est-il pas
vrai, nourrice ?

La Nourrice

Tu le peux bien jurer.

Alcidon

Et notre ami rival ?

La Nourrice

Si jamais on m'en croit, son affaire
ira mal.

Alcidon

Tu lui promets pourtant.

La Nourrice

C'est par où je l'amuse,

Jusqu'à ce que l'effet lui découvre
ma ruse.

Alcidon

Je viens de le quitter.

La Nourrice

Eh bien ! que t'a-t-il dit ?

Alcidon

Que tu veux employer pour lui tout
ton crédit,

Et que rendant toujours quelque

petit service,

Il s'est fait une entrée en l'âme de
Clarice.

La Nourrice

Moindre qu'il ne présume. Et toi ?

Alcidon

Je l'ai poussé

A s'enhardir un peu plus que par le
passé,

Et découvrir son mal à celle qui le
cause.

La Nourrice

Pourquoi ?

Alcidon

Pour deux raisons : l'une, qu'il me propose

Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;

L'autre, que ta maîtresse après ce compliment,

Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

La Nourrice

Ne l'enhardis pas tant ; j'aurais peur au contraire

Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît :

Car enfin ce rival est bien dans son esprit,

Mais non pas tellement qu'avant que le mois passe

Notre adresse sous main ne le mette en disgrâce.

Alcidon

Et lors ?

La Nourrice

Je te réponds de ce que tu chéris.

Cependant continue à caresser Doris ;

Que son frère, ébloui par cette accorte feinte,

De nos prétentions n'ait ni soupçon,
ni crainte.

Alcidon

A m'en ouïr conter, l'amour de
Céladon

N'eut jamais rien d'égal à celui
d'Alcidon :

Tu rirais trop de voir comme je la
cajole.

La Nourrice

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta
parole ?

Alcidon

Cette jeune étourdie est si folle de

moi,

Qu'elle prend chaque mot pour
article de foi ;

Et son frère, pipé du fard de mon
langage,

Qui croit que je soupire après son
mariage,

Pensant bien m'obliger, m'en parle
tous les jours ;

Mais quand il en vient là, je sais bien
mes détours.

Tantôt, vu l'amitié qui tous deux
nous assemble,

J'attendrai son hymen pour être
heureux ensemble ;

Tantôt il faut du temps pour le
consentement

D'un oncle dont j'espère un haut
avancement ;

Tantôt je sais trouver quelque'autre
bagatelle.

La Nourrice

Séparons-nous, de peur qu'il entrât
en cervelle,

S'il avait découvert un si long
entretien.

Joue aussi bien ton jeu que je jouerai
le mien.

Alcidon

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

La Nourrice

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

Alcidon

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

La Nourrice

Ce sera donc pour vous plus que pour votre argent.



Scène III

Chrysante, Doris

Chrysante

C'est trop désavouer une si belle
flamme,

Qui n'a rien de honteux, rien de sujet
au blâme :

Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton
cœur ;

Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur :

Ne vous entr'appeler que « mon âme et ma vie »,

C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,

Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

Doris

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.

Mon frère aime Alcidon, et sa prière exprime

M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse.

Je me fais, comme lui, souvent toute
de feux ;

Mais mon cœur se conserve, au point
où je le veux,

Toujours libre, et qui garde une
amitié sincère

A celui que voudra me prescrire une
mère.

Chrysante

Oui, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi
prescrit.

Doris

Madame, pussiez-vous lire dans mon
esprit !

Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

Chrysante

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance ;

Je croirais en produire un trop cruel effet,

Si je te séparais d'un amant si parfait.

Doris

Vous le connaissez mal ; son âme a deux visages,

Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.

Il a beau m'accabler de protestations,

Je démêle aisément toutes ses fictions ;

Il ne me prête rien que je ne lui renvoie :

Nous nous entre-payons d'une même monnaie ;

Et malgré nos discours, mon vertueux désir

Attend toujours celui que vous voudrez choisir :

Votre vouloir du mien absolument dispose.

Chrysante

L'épreuve en fera foi ; mais parlons
d'autre chose.

Nous vîmes hier au bal, entre autres
nouveauautés,

Tout plein d'honnêtes gens caresser
les beautés.

Doris

Oui, madame : Alindor en voulait à
Célie,

Lysandre à Célidée, Oronte à
Rosélie.

Chrysante

Et, nommant celles-ci, tu caches
finement

Qu'un certain t'entretint assez
paisiblement.

Doris

Ce visage inconnu qu'on appelait
Florange ?

Chrysante

Lui-même.

Doris

Ah, Dieu ! que c'est un cajoleur
étrange !

Ce fut paisiblement, de vrai, qu'il
m'entretint.

Soit que quelque raison en secret le
retînt,

Soit que son bel esprit me jugeât
incapable

De lui pouvoir fournir un entretien
sortable,

Il m'épargna si bien, que ses plus
longs propos

A peine en plus d'une heure étaient
de quatre mots ;

Il me mena danser deux fois sans me
rien dire.

Chrysante

Mais ensuite ?

Doris

La suite est digne qu'on l'admire.

Mon baladin muet se retranche en un coin,

Pour faire mieux jouer la prune de loin ;

Après m'avoir de là longtemps considérée,

Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,

Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment :

« Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant. »

(Il pensait m'avoir dit le meilleur mot du monde.)

Entendant ce haut style, aussitôt je

seconde,

Et répons brusquement, sans beaucoup m'émouvoir :

« Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir. »

Ce grand mot étouffa tout ce qu'il voulait dire,

Et pour toute réplique il se mit à sourire.

Depuis il s'avisa de me serrer les doigts ;

Et retrouvant un peu l'usage de la voix,

Il prit un de mes gants : « La mode en est nouvelle,

Me dit-il, et jamais je n'en vis de si belle ;

Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré ;

Votre éventail me plaît d'être ainsi bigarré ;

L'amour, je vous assure, est une belle chose ;

Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose ;

La ville est en hiver tout autre que les champs ;

Les charges à présent n'ont que trop de marchands ;

On n'en peut approcher. »

Chrysante

Mais enfin que t'en semble ?

Doris

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui
ressemble,

Ni qui mêle en discours tant de
diversités.

Chrysante

Il est nouveau venu des universités,

Mais après tout fort riche, et que la
mort d'un père,

Sans deux successions que de plus il
espère,

Comble de tant de biens, qu'il n'est
fille aujourd'hui

Qui ne lui rie au nez, et n'ait dessein
sur lui.

Doris

Aussi me contez-vous de beaux traits
de visage.

Chrysante

Eh bien ! avec ces traits est-il à ton
usage ?

Doris

Je douterais plutôt si je serais au
sien.

Chrysante

Je sais qu'assurément il te veut force bien ;

Mais il te le faudrait, en fille plus accorte,

Recevoir désormais un peu d'une autre sorte.

Doris

Commandez seulement, madame, et mon devoir

Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

Chrysante

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.

Pour ne te rien celer, c'est chose qui

vaut faite.

Géron, qui depuis peu fait ici tant de
tours,

Au desçû d'un chacun a traité ces
amours ;

Et puisqu'à mes désirs je te vois
résolue,

Je veux qu'avant deux jours l'affaire
soit conclue.

Au regard d'Alcidon tu dois
continuer,

Et de ton beau semblant ne rien
diminuer.

Il faut jouer au fin contre un esprit si
double.

Doris

Mon frère en sa faveur vous donnera du trouble.

Chrysante

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

Doris

Madame, avisez-y, je vous remets le tout.

Chrysante

Rentre ; voici Géron, de qui la conférence

Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.



Scène IV

Chrysante, Géron

Chrysante

Ils se sont vus enfin.

Géron

Je l'avais déjà su,

Madame, et les effets ne m'en ont
point déçu,

Du moins quant à Florange.

Chrysante

Eh bien ! mais qu'est-ce encore ?

Que dit-il de ma fille ?

Géron

Ah ! madame, il l'adore !

Il n'a point encor vu de miracles
pareils :

Ses yeux, à son avis, sont autant de
soleils ;

L'enflure de son sein un double petit
monde ;

C'est le seul ornement de la machine
ronde.

L'Amour à ses regards allume son

flambeau,

Et souvent pour la voir il ôte son
bandeau ;

Diane n'eut jamais une si belle taille ;

Auprès d'elle Vénus ne serait rien
qui vaille ;

Ce ne sont rien que lis et roses que
son teint ;

Enfin de ses beautés il est si fort
atteint...

Chrysante

Atteint ? Ah ! mon ami, tant de
badinerie

Ne témoigne que trop qu'il en fait

raillerie.

Géron

Madame, je vous jure, il pêche innocemment,

Et s'il savait mieux dire, il dirait autrement.

C'est un homme tout neuf : que voulez-vous qu'il fasse ?

Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grâce,

Plus favorablement de son intention ;

Et pour mieux vous montrer où va sa passion,

Vous savez les deux points (mais aussi, je vous prie,

Vous ne lui direz pas cette supercherie).

Chrysante

Non, non.

Géron

Vous savez donc les deux difficultés

Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtés ?

Chrysante

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

Géron

« Va, Géron, m'a-t-il dit ; et pour l'une et pour l'autre,

Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,

Accorde tout plutôt que de plus différer.

Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue,

Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vue. »

Mais qu'en dit votre fille ?

Chrysante

Elle suivra mon choix,

Et montre une âme prête à recevoir

mes lois ;

Non qu'elle en fasse état plus que de
bonne sorte :

Il suffit qu'elle voit ce que le bien
apporte,

Et qu'elle s'accommode aux solides
raisons

Qui forment à présent les meilleures
maisons.

Géron

A ce compte, c'est fait. Quand vous
plaît-il qu'il vienne

Dégager ma parole, et vous donner la
sienne ?

Chrysante

Deux jours me suffiront, ménagés
dextrement,

Pour disposer mon fils à son
contentement.

Durant ce peu de temps, si son
ardeur le presse,

Il peut hors du logis rencontrer sa
maîtresse.

Assez d'occasions s'offrent aux
amoureux.

Géron

Madame, que d'un mot je vais le
rendre heureux !



Scène V

Philiste, Clarice

Philiste

Le bonheur aujourd'hui conduisait
vos visites,

Et semblait rendre hommage à vos
rares mérites,

Vous avez rencontré tout ce que vous
cherchiez.

Clarice

Oui ; mais n'estimez pas qu'ainsi
vous m'empêchiez

De vous dire, à présent que nous
faisons retraite,

Combien de chez Daphnis je sors mal
satisfaite.

Philiste

Madame, toutefois elle a fait son
pouvoir,

Du moins en apparence, à vous bien
recevoir.

Clarice

Ne pensez pas aussi que je me

plaigne d'elle.

Philiste

Sa compagnie était, ce me semble,
assez belle.

Clarice

Que trop belle à mon goût, et, que je
pense, au tien !

Deux filles possédaient seules ton
entretien ;

Et leur orgueil, enflé par cette
préférence,

De ce qu'elles valaient tirait pleine
assurance.

Philiste

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris :

Avec tant de beautés, et tant de bons esprits,

Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

Clarice

Avec ces bons esprits je n'étais qu'en martyre ;

Leur discours m'assassine, et n'a qu'un certain jeu

Qui m'étourdit beaucoup, et qui me plaît fort peu.

Philiste

Celui que nous tenions me plaisait à
merveilles.

Clarice

Tes yeux s'y plaisaient bien autant
que tes oreilles.

Philiste

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant
de vous,

Sur les vôtres mes yeux se portaient
à tous coups,

Et s'en allaient chercher sur un si
beau visage

Mille et mille raisons d'un éternel
hommage.

Clarice

O la subtile ruse ! et l'excellent
détour !

Sans doute une des deux te donne de
l'amour ;

Mais tu le veux cacher.

Philiste

Que dites-vous, madame ?

Un de ces deux objets captiverait
mon âme !

Jugez-en mieux, de grâce ; et croyez
que mon cœur

Choisirait pour se rendre un plus
puissant vainqueur.

Clarice

Tu tranches du fâcheux. Bélinde et
Chrysolite

Manquent donc, à ton gré, d'attraits
et de mérite,

Elles dont les beautés captivent mille
amants ?

Philiste

Tout autre trouverait leurs visages
charmants,

Et j'en ferais état, si le ciel m'eût fait
naître

D'un malheur assez grand pour ne
vous pas connaître ;

Mais l'honneur de vous voir, que
vous me permettez,

Fait que je n'y remarque aucunes
raretés ;

Et plein de votre idée, il ne m'est pas
possible

Ni d'admirer ailleurs, ni d'être
ailleurs sensible.

Clarice

On ne m'éblouit pas à force de
flatter :

Revenons au propos que tu veux
éviter.

Je veux savoir des deux laquelle est
ta maîtresse,

Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse...

Philiste

Que Chrysolite et l'autre, égales
toutes deux,

N'ont rien d'assez puissant pour
attirer mes vœux.

Si, blessé des regards de quelque
beau visage,

Mon cœur de sa franchise avait
perdu l'usage...

Clarice

Tu serais assez fin pour bien cacher
ton jeu.

Philiste

C'est ce qui ne se peut : l'amour est
tout de feu,

Il éclaire en brûlant, et se trahit soi-
même.

Un esprit amoureux, absent de ce
qu'il aime,

Par sa mauvaise humeur fait trop
voir ce qu'il est ;

Toujours morne, rêveur, triste tout
lui déplaît ;

A tout autre propos qu'à celui de sa
flamme,

Le silence à la bouche, et le chagrin
en l'âme,

Son œil semble à regret nous donner
ses regards,

Et les jette à la fois souvent de toutes
parts,

Qu'ainsi sa fonction confuse ou mal
guidée

Se ramène en soi-même, et ne voit
qu'une idée ;

Mais auprès de l'objet qui possède
son cœur,

Ses esprits ranimés reprennent leur
vigueur :

Gai, complaisant, actif...

Clarice

Enfin que veux-tu dire ?

Philiste

Que par ces actions que je viens de décrire,

Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,

Jugiez pour quel objet l'amour m'a su toucher.

Clarice

Pour faire un jugement d'une telle importance,

Il faudrait plus de temps. Adieu ; la nuit s'avance.

Te verra-t-on demain ?

Philiste

Madame, en doutez-vous ?

Jamais commandements ne me furent
si doux ;

Loin de vous, je n'ai rien qu'avec
plaisir je voie,

Tout me devient fâcheux, tout
s'oppose à ma joie :

Un chagrin invincible accable tous
mes sens.

Clarice

Si, comme tu le dis, dans le cœur des
absents

C'est l'amour qui fait naître une telle

tristesse,

Ce compliment n'est bon qu'auprès
d'une maîtresse.

Philiste

Souffrez-le d'un respect qui produit
chaque jour

Pour un sujet si haut les effets de
l'amour.



Scène VI

Clarice

Las ! il m'en dit assez, si je l'osais
entendre,

Et ses désirs aux miens se font assez
comprendre ;

Mais pour nous déclarer une si belle
ardeur,

L'un est muet de crainte, et l'autre de
pudeur !

Que mon rang me déplâit ! que mon
trop de fortune,

Au lieu de m'obliger, me choque et
m'importune !

Egale à mon Philiste, il m'offrirait
ses vœux,

Je m'entendrais nommer le sujet de
ses feux,

Et ses discours pourraient forcer ma
modestie

A l'assurer bientôt de notre
sympathie ;

Mais le peu de rapport de nos

conditions

Ote le nom d'amour à ses
submissions ;

Et sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, et mon mal
continue.

Il me sert en esclave, et non pas en
amant,

Tant son respect s'oppose à mon
contentement !

Ah ! que ne devient-il un peu plus
téméraire !

Que ne s'expose-t-il au hasard de me
plaire !

Amour, gagne à la fin ce respect
ennuyeux,

Et rends-le moins timide, ou l'ôte de
mes yeux.



Acte II



Scène première

Philiste

Secrets tyrans de ma pensée,

Respect, amour, de qui les lois

D'un juste et fâcheux contre poids

La tiennent toujours balancée ;

Que vos mouvements opposés,

Vos traits, l'un par l'autre brisés,
Sont puissants à s'entre-détruire !

Que l'un m'offre d'espoir ! que
l'autre a de rigueur !

Et tandis que tous deux tâchent à me
séduire,

Que leur combat est rude au milieu
de mon cœur !

Moi-même je fais mon supplice

A force de leur obéir ;

Mais le moyen de les haïr ?

Ils viennent tous deux de Clarice ;

Ils m'en entretiennent tous deux,

Et forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître ;
Et de deux flots divers mon esprit
agité,
Plein de glace, et d'un feu qui
n'oserait paraître,
Blâme sa retenue et sa témérité.
Mon âme, dans cet esclavage,
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir ;
J'aime seulement pour souffrir ;
J'ai trop, et trop peu de courage ;
Je vois bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé

Vit en de pareilles contraintes.

Mon silence à ses feux fait tant de trahison,

Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,

Pour accroître son mal, je fuis ma guérison.

Elle brûle, et par quelque signe

Que son cœur s'explique avec moi,

Je doute de ce que je voi,

Parce que je m'en trouve indigne.

Espoir, adieu ; c'est trop flatté :

Ne crois pas que cette beauté

Daigne avouer de telles flammes ;

Et dans le juste soin qu'elle a de les
cacher,

Vois que si même ardeur embrase
nos deux âmes,

Sa bouche à son esprit n'ose le
reprocher.

Pauvre amant, vois par son silence

Qu'elle t'en commande un égal,

Et que le récit de ton mal

Te convaincrait d'une insolence.

Quel fantasque raisonnement !

Et qu'au milieu de mon tourment

Je deviens subtil à ma peine !

Pourquoi m'imaginer qu'un discours
amoureux

Par un contraire effet change l'amour
en haine,

Et malgré mon bonheur me rendre
malheureux ?

Mais j'aperçois Clarice. O dieux ! si
cette belle

Parlait autant de moi que je
m'entretiens d'elle !

Du moins si sa nourrice a soin de nos
amours,

C'est de moi qu'à présent doit être
leur discours.

Une humeur curieuse avec chaleur
m'emporte

A me couler sans bruit derrière cette
porte,

Pour écouter de là, sans en être
aperçu,

En quoi mon fol espoir me peut avoir
déçu.

Allons. Souvent l'amour ne veut
qu'une bonne heure ;

Jamais l'occasion ne s'offrira
meilleure,

Et peut-être qu'enfin nous en
pourrons tirer

Celle que nous cherchons pour nous
mieux déclarer.



Scène II

Clarice, la Nourrice

Clarice

Tu me veux détourner d'une seconde
flamme,

Dont je ne pense pas qu'autre que toi
me blâme.

Etre veuve à mon âge, et toujours
déplorer

La perte d'un mari que je puis
réparer !

Refuser d'un amant ce doux nom de
maîtresse !

N'avoir que des mépris pour les
vœux qu'il m'adresse !

Le voir toujours languir dessous ma
dure loi !

Cette vertu, nourrice, est trop haute
pour moi.

La Nourrice

Madame, mon avis au vôtre ne
résiste

Qu'alors que votre ardeur se porte
vers Philiste.

Aimez, aimez quelqu'un ; mais
comme à l'autre fois

Qu'un lien digne de vous arrête votre
choix.

Clarice

Brise là ce discours dont mon amour
s'irrite ;

Philiste n'en voit point qui le passe
en mérite.

La Nourrice

Je ne remarque en lui rien que de fort
commun,

Sinon que plus qu'un autre il se rend
importun.

Clarice

Que ton aveuglement en ce point est
extrême !

Et que tu connais mal et Philiste et
moi-même,

Si tu crois que l'excès de sa civilité

Passe jamais chez moi pour
importunité !

La Nourrice

Ce cajoleur rusé, qui toujours vous
assiège,

A tant fait qu'à la fin vous tombez
dans son piège.

Clarice

Ce cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,

A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

La Nourrice

Il aime votre bien, et non votre personne.

Clarice

Son vertueux amour l'un et l'autre lui donne :

Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,

Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

La Nourrice

La mémoire d'Alcandre, et le rang
qu'il vous laisse,

Voudraient un successeur de plus
haute noblesse.

Clarice

S'il précéda Philiste en vaines
dignités,

Philiste le devance en rares qualités ;

Il est né gentilhomme, et sa vertu
répare

Tout ce dont la fortune envers lui fut
avare :

Nous avons, elle et moi, trop de quoi

l'agrandir.

La Nourrice

Si vous pouviez, madame, un peu
vous refroidir

Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse
apparence,

La raison ferait voir à vos yeux
insensés

Que Philiste n'est pas tout ce que
vous pensez.

Croyez-m'en plus que vous ; j'ai
vieilli dans le monde,

J'ai de l'expérience, et c'est où je me

fonde ;

Eloignez quelque temps ce dangereux
charmeur,

Faites en son absence essai d'une
autre humeur ;

Pratiquez-en quelque autre, et
désintéressée,

Comparez-lui l'objet dont vous êtes
blessée ;

Comparez-en l'esprit, la façon,
l'entretien,

Et lors vous trouverez qu'un autre le
vaut bien.

Clarice

Exercer contre moi de si noirs
artifices !

Donner à mon amour de si cruels
supplices !

Trahir tous mes désirs ! éteindre un
feu si beau !

Qu'on m'enferme plutôt toute vive au
tombeau.

Fais venir cet amant : dussé-je la
première

Lui faire de mon cœur une ouverture
entière,

Je ne permettrai point qu'il sorte
d'avec moi

Sans avoir l'un à l'autre engagé notre

foi.

La Nourrice

Ne précipitez point ce que le temps ménage :

Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

Clarice

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,

Et sans me répliquer fais ce que je te dis.



Scène III

Philiste, la Nourrice

Philiste

Je te ferai cracher cette langue
traîtresse.

Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de
ma maîtresse,

Détestable sorcière ?

La Nourrice

Eh bien ! quoi ? qu'ai-je fait ?

Philiste

Et tu doutes encor si j'ai vu ton forfait ?

La Nourrice

Quel forfait ?

Philiste

Peut-on voir lâcheté plus hardie ?

Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

La Nourrice

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison ?

Philiste

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

La Nourrice

Parlons avec raison ;

Que t'avais-je promis ?

Philiste

Que de tout ton possible

Tu rendrais ta maîtresse à mes désirs
sensible,

Et la disposerais à recevoir mes
vœux.

La Nourrice

Et ne la vois-tu pas au point où tu la

veux ?

Philiste

Malgré toi mon bonheur à ce point
l'a réduite.

La Nourrice

Mais tu dois ce bonheur à ma sage
conduite,

Jeune et simple novice en matière
d'amour,

Qui ne saurais comprendre encore un
si bon tour.

Flatter de nos discours les passions
des dames,

C'est aider lâchement à leurs

naissantes flammes ;

C'est traiter lourdement un délicat effet ;

C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait :

Moi, qui de ce métier ai la haute science,

Et qui pour te servir brûle d'impatience,

Par un chemin plus court qu'un propos complaisant,

J'ai su croître sa flamme en la contredisant ;

J'ai su faire éclater, mais avec violence,

Un amour étouffé sous un honteux
silence,

Et n'ai pas tant choqué que piqué ses
désirs,

Dont la soif irritée avance tes
plaisirs.

Philiste

A croire ton babil, la ruse est
merveilleuse,

Mais l'épreuve, à mon goût, en est
fort périlleuse.

La Nourrice

Jamais il ne s'est vu de tours plus
assurés.

La raison et l'amour sont ennemis jurés ;

Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,

Il ne peut endurer que l'autre le gourmande :

Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit ;

Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.

Je le dis sans besoin, vos yeux et vos oreilles

Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles ;

Vous-même avez tout vu, que voulez-

vous de plus ?

Entrez, on vous attend ; ces discours
superflus

Reculent votre bien, et font languir
Clarice.

Allez, allez cueillir les fruits de mon
service ;

Usez bien de votre heur et de
l'occasion.

Philiste

Soit une vérité, soit une illusion

Que ton esprit adroit emploie à ta
défense,

Le mien de tes discours plus outre ne

s'offense,

Et j'en estimerai mon bonheur plus
parfait,

Si d'un mauvais dessein je tire un
bon effet.

La Nourrice

Que de propos perdus ! Voyez
l'impatiente

Qui ne peut plus souffrir une si
longue attente.



Scène IV

Clarice, Philiste, la Nourrice

Clarice

Paresseux, qui tardez si longtemps à venir,

Devinez la façon dont je veux vous punir.

Philiste

M'interdiriez-vous bien l'honneur de

votre vue ?

Clarice

Vraiment, vous me jugez de sens fort
dépourvue :

Vous bannir de mes yeux ! une si
dure loi

Ferait trop retomber le châtiment sur
moi,

Et je n'ai pas failli, pour me punir
moi-même.

Philiste

L'absence ne fait mal que de ceux
que l'on aime.

Clarice

Aussi, que savez-vous si vos
perfections

Ne vous ont rien acquis sur mes
affections ?

Philiste

Madame, excusez-moi, je sais mieux
reconnaître

Mes défauts, et le peu que le ciel m'a
fait naître.

Clarice

N'oubliez-vous jamais ces termes
ravalés,

Pour vous priser de bouche autant
que vous valez ?

Seriez-vous bien content qu'on crût
ce que vous dites ?

Demeurez avec moi d'accord de vos
mérites ;

Laissez-moi me flatter de cette
vanité,

Que j'ai quelque pouvoir sur votre
liberté,

Et qu'une humeur si froide, à toute
autre invincible,

Ne perd qu'auprès de moi le titre
d'insensible :

Une si douce erreur tâche à
s'autoriser ;

Quel plaisir prenez-vous à m'en

désabuser ?

Philiste

Ce n'est point une erreur ;
pardonnez-moi, madame,

Ce sont les mouvements les plus
sains de mon âme.

Il est vrai, je vous aime, et mes feux
indiscrets

Se donnent leur supplice en
demeurant secrets.

Je reçois sans contrainte une ardeur
téméraire ;

Mais si j'ose brûler, je sais aussi me
taire ;

Et près de votre objet, mon unique vainqueur,

Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.

En vain j'avais appris que la seule espérance

Entretenait l'amour dans la persévérance,

J'aime sans espérer ; et mon cœur enflammé

A pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé.

L'amour devient servile, alors qu'il se dispense

A n'allumer ses feux que pour la

récompense.

Ma flamme est toute pure, et sans
rien présumer,

Je ne cherche en aimant que le seul
bien d'aimer.

Clarice

Et celui d'être aimé, sans que tu le
prétendes,

Préviendra tes désirs et tes justes
demandes.

Ne déguisons plus rien, cher
Philiste : il est temps

Qu'un aveu mutuel rende nos vœux
contents.

Donnons-leur, je te prie, une entière assurance,

Vengeons-nous à loisir de notre indifférence,

Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs

Où sa fausse couleur avait réduit nos cœurs.

Philiste

Vous me jouez, madame, et cette accorte feinte

Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

Clarice

Quelle façon étrange ! En me voyant
brûler,

Tu t'obstines encore à le dissimuler ;

Tu veux qu'encore un coup je me
donne la honte

De te dire à quel point l'amour pour
toi me dompte :

Tu le vois cependant avec pleine
clarté,

Et veux douter encor de cette vérité ?

Philiste

Oui, j'en doute, et l'excès du bonheur
qui m'accable

Me surprend, me confond, me paraît

incroyable.

Madame, est-il possible ? et me puis-je assurer

D'un bien à quoi mes vœux n'oseraient aspirer ?

Clarice

Cesse de me tuer par cette défiance.

Qui pourrait des mortels troubler notre alliance ?

Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,

Dont j'aie à prendre l'ordre en mes affections ?

Veuve, et qui ne dois plus de respect

à personne,

Ne puis-je disposer de ce que je te
donne ?

Philiste

N'ayant jamais été digne d'un tel
honneur,

J'ai de la peine encore à croire mon
bonheur.

Clarice

Pour t'obliger enfin à changer de
langage,

Si ma foi ne suffit que je te donne en
gage,

Un bracelet exprès tissu de mes

cheveux,

T'attend pour enchaîner et ton bras
et tes vœux ;

Viens le quérir, et prendre avec moi
la journée

Qui termine bientôt notre heureux
hyménée.

Philiste

C'est dont vos seuls avis se doivent
consulter :

Trop heureux, quant à moi, de les
exécuter !

La Nourrice, seule.

Vous comptez sans votre hôte, et

vous pourrez apprendre

Que ce n'est pas sans moi que ce jour
se doit prendre.

De vos prétentions Alcidon averti

Vous fera, s'il m'en croit, un
dangereux parti.

Je lui vais bien donner de plus sûres
adresses

Que d'amuser Doris par de fausses
caresses ;

Aussi bien, m'a-t-on dit, à beau jeu
beau retour :

Au lieu de la duper avec ce feint
amour,

Elle-même le dupe, et lui rendant son
change,

Lui promet un amour qu'elle garde à
Florange :

Ainsi, de tous côtés primé par un
rival,

Ses affaires sans moi se porteraient
fort mal.



Scène V

Alcidon, Doris

Alcidon

Adieu, mon cher souci ; sois sûre que
mon âme

Jusqu'au dernier soupir conservera
sa flamme.

Doris

Alcidon, cet adieu me prend au

dépourvu.

Tu ne fais que d'entrer ; à peine t'ai-
je vu :

C'est m'envier trop tôt le bien de ta
présence.

De grâce, oblige-moi d'un peu de
complaisance,

Et puisque je te tiens, souffre qu'avec
loisir

Je puisse m'en donner un peu plus de
plaisir.

Alcidon

Je t'explique si mal le feu qui me
consume,

Qu'il me force à rougir d'autant plus
qu'il s'allume

Mon discours s'en confond, j'en
demeure interdit ;

Ce que je ne puis dire est plus que je
n'ai dit :

J'en hais les vains efforts de ma
langue grossière,

Qui manquent de justesse en si belle
matière,

Et ne répondant point aux
mouvements du cœur,

Te découvrent si peu le fond de ma
langueur.

Doris, si tu pouvais lire dans ma

pensée,

Et voir jusqu'au milieu de mon âme
blessée,

Tu verrais un brasier bien autre et
bien plus grand

Qu'en ces faibles devoirs que ma
bouche te rend.

Doris

Si tu pouvais aussi pénétrer mon
courage,

Et voir jusqu'à quel point ma
passion m'engage,

Ce que dans mes discours tu prends
pour des ardeurs

Ne te semblerait plus que de tristes
froideurs.

Ton amour et le mien ont faite de
paroles.

Par un malheur égal ainsi tu me
consoles ;

Et de mille défauts me sentant
accabler,

Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me
fait te ressembler.

Alcidon

Mais quelque ressemblance entre
nous qui survienne,

Ta passion n'a rien qui ressemble à
la mienne,

Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

Doris

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon ;

Tu douterais à tort d'une chose trop claire ;

L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.

Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour

Qui te montre quel est envers toi mon amour ;

Ma mère en ma faveur brûle de même

envie.

Alcidon

Hélas ! ma volonté sous un autre
asservie,

Dont je ne puis encore à mon gré
disposer,

Fais que d'un tel bonheur je ne
saurais user.

Je dépends d'un vieil oncle, et s'il ne
m'autorise,

Je ne te fais qu'en vain le don de ma
franchise ;

Tu sais que tout son bien ne regarde
que moi,

Et qu'attendant sa mort je vis
dessous sa loi.

Mais nous le gagnerons, et mon
humeur accorte

Sait comme il faut avoir les hommes
de sa sorte :

Un peu de temps fait tout.

Doris

Ne précipite rien.

Je connais ce qu'au monde
aujourd'hui vaut le bien.

Conserve ce vieillard ; pourquoi te
mettre en peine,

A force de m'aimer, de t'acquérir sa

haine ?

Ce qui te plaît m'agrée ; et ce retardement,

Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

Alcidon

De moi ! C'est offenser une pure innocence.

Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance,

Leur obstacle me gêne autant ou plus que toi.

Doris

C'est prendre mal mon sens ; je sais

quelle est ta foi.

Alcidon

En veux-tu par écrit une entière assurance ?

Doris

Elle m'assure assez de ta persévérance ;

Et je lui ferais tort d'en recevoir d'ailleurs

Une preuve plus ample ou des garants meilleurs.

Alcidon

Je l'apporte demain, pour mieux faire connaître...

Doris

J'en crois si fortement ce que j'en vois paraître,

Que c'est perdre du temps que de plus en parler.

Adieu. Va désormais où tu voulais aller.

Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,

Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

Alcidon

Ce brusque adieu m'étonne et je n'entends pas bien...



Scène VI

Alcidon, la Nourrice

La Nourrice

Je te prends au sortir d'un plaisant
entretien.

Alcidon

Plaisant, de vérité, vu que mon
artifice

Lui raconte les vœux que j'envoie à

Clarice ;

Et de tous mes soupirs, qui se
portent plus loin,

Elle se croit l'objet, et n'en est que
témoin.

La Nourrice

Ainsi ton feu se joue ?

Alcidon

Ainsi quand je soupire,

Je la prends pour une autre, et lui dis
mon martyre,

Et sa réponse, au point que je puis
souhaiter,

Dans cette illusion a droit de me

flatter.

La Nourrice

Elle t'aime ?

Alcidon

Et de plus, un discours équivoque

Lui fait aisément croire un amour
réciproque.

Elle se pense belle, et cette vanité

L'assure imprudemment de ma
captivité ;

Et comme si j'étais des amants
ordinaires,

Elle prend sur mon cœur des droits
imaginaires,

Cependant que le sien sent tout ce
que je feins,

Et vit dans les langueurs dont à faux
je me plains.

La Nourrice

Je te réponds que non. Si tu n'y mets
remède,

Avant qu'il soit trois jours Florange
la possède.

Alcidon

Et qui t'en a tant dit ?

La Nourrice

Géron m'a tout conté ;

C'est lui qui sourdement a conduit ce

traité.

Alcidon

C'est ce qu'en mots obscurs son
adieu voulait dire.

Elle a cru me braver, mais je n'en fais
que rire ;

Et comme j'étais las de me
contraindre tant,

La coquette qu'elle est m'oblige en
me quittant.

Ne m'apprendras-tu point ce que fait
ta maîtresse ?

La Nourrice

Elle met ton agente au bout de sa

finesse.

Philiste assurément tient son esprit charmé ;

Je n'aurais jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

Alcidon

C'est à faire à du temps.

La Nourrice

Quitte cette espérance :

Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,

Jusqu'à s'entre-donner la parole et la foi.

Alcidon

Que tu demeures froide en te
moquant de moi !

La Nourrice

Il n'est rien de si vrai ; ce n'est point
raillerie.

Alcidon

C'est donc fait d'Alcidon ! Nourrice,
je te prie...

La Nourrice

Rien ne sert de prier ; mon esprit
épuisé

Pour divertir ce coup n'est point
assez rusé.

Je n'en sais qu'un moyen, mais je ne

l'ose dire.

Alcidon

Dépêche, ta longueur m'est un
second martyr.

La Nourrice

Clarice, tous les soirs, rêvant à ses
amours,

Seule dans son jardin fait trois ou
quatre tours.

Alcidon

Et qu'a cela de propre à reculer ma
perte ?

La Nourrice

Je te puis en tenir la fausse porte

ouverte.

Aurais-tu du courage assez pour l'enlever ?

Alcidon

Oui, mais il faut retraite après où me sauver ;

Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire

Que d'être partisan d'une action si noire.

Si j'avais un prétexte, alors je ne dis pas

Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

La Nourrice

On te vole Doris, et ta feinte colère

Manquerait de prétexte à quereller
son frère !

Fais-en sonner partout un faux
ressentiment :

Tu verras trop d'amis s'offrir
aveuglément,

Se prendre à ces dehors, et sans voir
dans ton âme,

Vouloir venger l'affront qu'aura reçu
ta flamme.

Sers-toi de leur erreur, et dupe-les si
bien...

Alcidon

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

La Nourrice

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,

Ne faisons plus ensemble aucune conférence,

Et viens quand tu pourras ; je t'attends dès demain.

Alcidon

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.



Acte III



Scène première

Célidan, Alcidon

Célidan

Ce n'est pas que j'excuse ou la sœur,
ou le frère,

Dont l'infidélité fait naître ta colère ;

Mais à ne point mentir, ton dessein à
l'abord

N'a gagné mon esprit qu'avec un peu

d'effort.

Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa
maîtresse,

L'honneur a quelque temps combattu
ma promesse :

Ce mot d'enlèvement me faisait de
l'horreur ;

Mes sens, embarrassés dans cette
vaine erreur,

N'avaient plus la raison de leur
intelligence.

En plaignant ton malheur, je blâmais
ta vengeance,

Et l'ombre d'un forfait amusant ma
pitié,

Retardait les effets dus à notre
amitié.

Pardonne un vain scrupule à mon
âme inquiète ;

Prends mon bras pour second, mon
château pour retraite.

Le déloyal Philiste, en te volant ton
bien,

N'a que trop mérité qu'on le prive du
sien :

Après son action la tienne est
légitime ;

Et l'on venge sans honte un crime
par un crime.

Alcidon

Tu vois comme il me trompe, et me promet sa sœur,

Pour en faire sous main Florange possesseur.

Ah ciel ! fut-il jamais un si noir artifice ?

Il lui fait recevoir mes offres de service ;

Cette belle m'accepte, et fier de son aveu,

Je me vante partout du bonheur de mon feu :

Cependant il me l'ôte, et par cette pratique,

Plus mon amour est su, plus ma honte est publique.

Célidan

Après sa trahison, vois ma fidélité ;

Il t'enlève un objet que je t'avais quitté.

Ta Doris fut toujours la reine de mon âme ;

J'ai toujours eu pour elle une secrète flamme,

Sans jamais témoigner que j'en étais épris,

Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix :

Mais je te l'ai quittée, et non pas à Florange.

Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge,

Et je lui fais savoir que jusqu'à mon trépas,

Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

Alcidon

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue !

Que je te veux du mal de cette retenue !

Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

Célidan

Mon feu, qui t'offensait, est demeuré
couvert ;

Et si cette beauté malgré moi l'a fait
naître,

J'ai su pour ton respect l'empêcher
de paraître.

Alcidon

Hélas ! tu m'as perdu, me voulant
obliger ;

Notre vieille amitié m'en eût fait
dégager.

Je souffre maintenant la honte de sa
perte,

Et j'aurais eu l'honneur de te l'avoir
offerte,

De te l'avoir cédée, et réduit mes
désirs

Au glorieux dessein d'avancer tes
plaisirs.

Faites, dieux tout-puissants, que
Philiste se change !

Et l'inspirant bientôt de rompre avec
Florange,

Donnez-moi le moyen de montrer
qu'à mon tour

Je sais pour un ami contraindre mon
amour.

Célidan

Tes souhaits arrivés, nous t'en
verrions dédire ;

Doris sur ton esprit reprendrait son
empire :

Nous donnons aisément ce qui n'est
plus à nous.

Alcidon

Si j'y manquais, grands dieux ! je
vous conjure tous

D'armer contre Alcidon vos dextres
vengeresses.

Célidan

Un ami tel que toi m'est plus que
cent maîtresses.

Il n'y va pas de tant ; résolvons
seulement

Du jour et des moyens de cet
enlèvement.

Alcidon

Mon secret n'a besoin que de ton
assistance.

Je n'ai point lieu de craindre aucune
résistance :

La beauté dont mon traître adore les
attraits

Chaque soir au jardin va prendre un
peu de frais ;

J'en ai su de lui-même ouvrir la
fausse porte ;

Etant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.

Allons-y dès ce soir ; le plus tôt vaut le mieux ;

Et surtout déguisés, dérobons à ses yeux,

Et de nous, et du coup, l'entière connaissance.

Célidan

Si Clarice une fois est en notre puissance,

Crois que c'est un bon gage à moyenner l'accord,

Et rendre, en le faisant, ton parti le

plus fort.

Mais pour la sûreté d'une telle surprise,

Aussitôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise,

Retournons sur nos pas, et soudain effaçons

Ce que pourrait l'absence engendrer de soupçons.

Alcidon

Ton salutaire avis est la même prudence ;

Et déjà je prépare une froide impudence

A m'informer demain, avec
étonnement,

De l'heure et de l'auteur de cet
enlèvement.

Célidan

Adieu ; j'y vais mettre ordre.

Alcidon

Estime qu'en revanche

Je n'ai goutte de sang que pour toi je
n'épanche.



Scène II

Alcidon

Bons dieux ! que d'innocence et de simplicité !

Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,

Dont le manque de sens se cache et se déguise

Sous le front spécieux d'une sottise
franchise !

Que Célian est bon ! que j'aime sa
candeur !

Et que son peu d'adresse oblige mon
ardeur !

Oh ! qu'il n'est pas de ceux dont
l'esprit à la mode

A l'humeur d'un ami jamais ne
s'accommode,

Et qui nous font souvent cent
protestations,

Et contre les effets ont mille
inventions !

Lui, quand il a promis, il meurt qu'il

n'effectue,

Et l'attente déjà de me servir le tue.

J'admire cependant par quel secret
ressort

Sa fortune et la mienne ont cela de
rapport,

Que celle qu'un ami nomme ou tient
sa maîtresse

Est l'objet qui tous deux au fond du
cœur nous blesse,

Et qu'ayant comme moi caché sa
passion,

Nous n'avons différé que de
l'intention,

Puisqu'il met pour autrui son
bonheur en arrière,

Et pour moi...



Scène III

Philiste, Alcidon

Philiste

Je t'y prends, rêveur.

Alcidon

Oui, par-derrière.

C'est d'ordinaire ainsi que les
traîtres en font.

Philiste

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,

Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue.

Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue ?

Quelque penser fâcheux te servait d'entretien ?

Alcidon

Je rêvais que le monde en l'âme ne vaut rien,

Du moins pour la plupart ; que le siècle où nous sommes

A bien dissimuler met la vertu des hommes ;

Qu'à peine quatre mots se peuvent
échapper

Sans quelque double sens afin de
nous tromper ;

Et que souvent de bouche un dessein
se propose,

Cependant que l'esprit songe à toute
autre chose.

Philiste

Et cela t'affligeait ? Laissons courir
le temps,

Et malgré ses abus, vivons toujours
contents.

Le monde est un chaos, et son

désordre excède

Tout ce qu'on y voudrait apporter de remède.

N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions.

Aussi bien, s'offenser de ses corruptions,

A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.

Mais, pour te retirer de ta mélancolie,

Je te veux faire part de mes contentements.

Si l'on peut en amour s'assurer aux serments,

Dans trois jours au plus tard, par un
bonheur étrange,

Clarice est à Philiste.

Alcidon

Et Doris, à Florange.

Philiste

Quelque soupçon frivole en ce point
te déçoit ;

J'aurai perdu la vie avant que cela
soit.

Alcidon

Voilà faire le fin de fort mauvaise
grâce ;

Philiste, vois-tu bien, je sais ce qui se passe.

Philiste

Ma mère en a reçu, de vrai, quelque propos,

Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.

Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire

De régler sur les biens une pareille affaire :

Un si honteux motif leur fait tout décider,

Et l'or qui les aveugle a droit de les guider ;

Mais comme son éclat n'éblouit
point mon âme,

Que je vois d'un autre œil ton mérite
et ta flamme,

Je lui fis bien savoir que mon
consentement

Ne dépendrait jamais de son
aveuglement,

Et que jusqu'au tombeau, quant à cet
hyménée,

Je maintiendrais la foi que je t'avais
donnée.

Ma sœur accortement feignait de
l'écouter ;

Non pas que son amour n'osât lui
résister,

Mais elle voulait bien qu'un peu de
jalousie

Sur quelque bruit léger piquât ta
fantaisie :

Ce petit aiguillon quelquefois, en
passant,

Réveille puissamment un amour
languissant.

Alcidon

Fais à qui tu voudras ce conte
ridicule.

Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle
dissimule

Le peu que j'y perdrai ne vaut pas
m'en fâcher.

Rien de mes sentiments ne saurait
approcher.

Comme, alors qu'au théâtre on nous
fait voir *Mélite*,

Le discours de Chloris, quand
Philandre la quitte :

Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta
sœur,

Et je la veux traiter avec même
douceur.

Pourquoi m'aigrir contre elle ? En cet
indigne change,

Le beau choix qu'elle fait la punit et
me venge ;

Et ce sexe imparfait, de soi-même
ennemi,

Ne posséda jamais la raison qu'à
demi.

J'aurais tort de vouloir qu'elle en eût
davantage ;

Sa faiblesse la force à devenir volage.

Je n'ai que pitié d'elle en ce manque
de foi ;

Et mon courroux entier se réserve
pour toi,

Toi qui trahis ma flamme après
l'avoir fait naître,

Toi qui ne m'es ami qu'afin d'être
plus traître,

Et que tes lâchetés tirent de leur
excès,

Par ce damnable appas, un facile
succès.

Déloyal ! ainsi donc de ta vaine
promesse

Je reçois mille affronts au lieu d'une
maîtresse ;

Et ton perfide cœur, masqué jusqu'à
ce jour,

Pour assouvir ta haine alluma mon
amour !

Philiste

Ces soupçons dissipés par des effets
contraires,

Nous renouerons bientôt une amitié
de frères.

Puisse dessus ma tête éclater à tes
yeux

Ce qu'a de plus mortel la colère des
cieux,

Si jamais ton rival a ma sœur sans
ma vie

A cause de son bien ma mère en
meurt d'envie ;

Mais malgré...

Alcidon

Laisse là ces propos superflus :

Ces protestations ne m'éblouissent
plus ;

Et ma simplicité, lasse d'être dupée,

N'admet plus de raisons qu'au bout
de mon épée.

Philiste

Etrange impression d'une jalouse
erreur,

Dont ton esprit atteint ne suit que sa
fureur !

Eh bien ! tu veux ma vie, et je te
l'abandonne ;

Ce courroux insensé qui dans ton
cœur bouillonne,

Contente-le par là, pousse ; mais
n'attends pas

Que par le tien je veuille éviter mon
trépas.

Trop heureux que mon sang puisse te
satisfaire,

Je le veux tout donner au seul bien de
te plaire.

Toujours à ces défis j'ai couru sans
effroi ;

Mais je n'ai point d'épée à tirer
contre toi.

Alcidon

Voilà bien déguiser un manque de courage.

Philiste

C'est presser un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage.

On n'a point encor vu que ce manque de cœur

M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.

Je te veux bien ôter tout sujet de colère ;

Et quoi que de ma sœur ait résolu ma mère,

Dût mon peu de respect irriter tous

les dieux,

J'affronterai Géron et Florange à ses yeux.

Mais après les efforts de cette déférence

Si tu gardes encor la même violence,

Peut-être saurons-nous apaiser autrement

Les obstinations de ton emportement.

Alcidon, seul.

Je crains son amitié plus que cette menace.

Sans doute il va chasser Florange de

ma place.

Mon prétexte est perdu, s'il ne quitte
ces soins.

Dieux ! qu'il m'obligerait de m'aimer
un peu moins !



Scène IV

Chrysante, Doris

Chrysante

Je meure, mon enfant, si tu n'es
admirable !

Et ta dextérité me semble
incomparable :

Tu mérites de vivre après un si beau
tour.

Doris

Croyez-moi qu'Alcidon n'en sait guère en amour ;

Vous n'eussiez pu m'entendre, et vous garder de rire.

Je me tuais moi-même à tous coups de lui dire

Que mon âme pour lui n'a que de la froideur,

Et que je lui ressemble en ce que notre ardeur

Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,

Enfin que je le quitte.

Chrysante

Il est donc une souche,

S'il ne peut rien comprendre à ces naïvetés.

Peut-être y mêlais-tu quelques obscurités ?

Doris

Pas une ; en mots exprès je lui rendais son change,

Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

Chrysante

De Florange ? et comment en osais-tu parler ?

Doris

Je ne me trouvais pas d'humeur à
rien celer ;

Mais nous nous sîmes lors jeter sur
l'équivoque.

Chrysante

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut,
quand on se moque,

Que le moqué toujours sorte fort
satisfait ;

Ce n'est plus autrement qu'un plaisir
imparfait,

Qui souvent malgré nous se termine
en querelle.

Doris

Je lui prépare encore une ruse
nouvelle

Pour la première fois qu'il m'en
viendra conter.

Chrysante

Mais, pour en dire trop, tu pourras
tout gâter.

Doris

N'en ayez pas de peur.

Chrysante

Quoi que l'on se propose,

Assez souvent l'issue...

Doris

On vous veut quelque chose,
Madame, je vous laisse.

Chrysante

Oui, va-t'en ; il vaut mieux

Que l'on ne traite point cette affaire
à tes yeux.



Scène V

Chrysante, Géron

Chrysante

Je devine à peu près le sujet qui
t'amène ;

Mais, sans mentir, mon fils me donne
un peu de peine,

Et s'emporte si fort en faveur d'un
ami,

Que je n'ai su gagner son esprit qu'à demi.

Encore une remise ; et que, tandis
Florance

Ne craigne aucunement qu'on lui
donne le change ;

Moi-même j'ai tant fait que ma fille
aujourd'hui

(Le croirais-tu, Géron ?) a de l'amour
pour lui.

Géron

Florance, impatient de n'avoir pas
encore

L'entier et libre accès vers l'objet
qu'il adore,

Ne pourra consentir à ce retardement.

Chrysante

Le tout en ira mieux pour son contentement.

Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse,

Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,

Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler *,

Ou ne lui parle enfin que pour le quereller ?

Géron

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles.

Je ne fus jamais homme à porter des paroles,

Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.

Si monsieur votre fils...

Chrysante

Je l'aperçois venir.

Géron

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mère.

Chrysante

Sauve-toi ; ses regards ne sont que

de colère.



Scène VI

Philiste, Chrysante, Géron, Lycas

Philiste

Te voilà donc ici, peste du bien public,

Qui réduis les amours en un sale trafic !

Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes.

Ce n'est pas où je suis que l'on
surprend des femmes.

Géron

Vous me prenez à tort pour quelque
suborneur ;

Je ne sortis jamais des termes de
l'honneur ;

Et madame elle-même a choisi cette
voie.

Philiste, *lui donnant des coups de
plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui
t'envoie ;

Ceux-ci seront pour toi



Scène VII

Chrysante, Philiste, Lycas

Chrysante

Mon fils, qu'avez-vous fait ?

Philiste

J'ai mis, grâces aux dieux, ma promesse en effet.

Chrysante

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la

mienne.

Philiste

Je ne puis empêcher que la vôtre ne
tienne ;

Mais si jamais je trouve ici ce
courratier,

Je lui saurai, madame, apprendre son
métier.

Chrysante

Il vient sous mon aveu.

Philiste

Votre aveu ne m'importe ;

C'est un fou s'il me voit sans
regagner la porte :

Autrement, il saura ce que pèsent
mes coups.

Chrysante

Est-ce là le respect que j'attendais de
vous ?

Philiste

Commandez que le cœur à vos yeux
je m'arrache,

Pourvu que mon honneur ne souffre
aucune tache :

Je suis prêt d'expié avec mille
tourments

Ce que je mets d'obstacle à vos
contentements.

Chrysante

Souffrez que la raison règle votre courage ;

Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage,

L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.

Le bien est en ce siècle une grande douceur :

Etant riche, on est tout ; ajoutez qu'elle-même

N'aime point Alcidon, et ne croit pas qu'il l'aime.

Quoi ! voulez-vous forcer son inclination ?

Philiste

Vous la forcez vous-même à cette
élection :

Je suis de ses amours le témoin
oculaire.

Chrysante

Elle se contraignait seulement pour
vous plaire.

Philiste

Elle doit donc encor se contraindre
pour moi.

Chrysante

Et pourquoi lui prescrire une si dure
loi ?

Philiste

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

Chrysante

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine ?

Philiste

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,

Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

Chrysante

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

Philiste

Sa promesse me donne une entière puissance.

Chrysante

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

Philiste

Que deviendra ma foi, qu'elle a fait engager ?

Chrysante

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

Philiste

Il faudrait donc, comme elle, avoir

l'âme traîtresse.

Lycas, cours chez Florange, et dis-lui
de ma part...

Chrysante

Quel violent esprit !

Philiste

Que s'il ne se départ

D'une place chez nous par surprise
occupée,

Je ne le trouve point sans une bonne
épée.

Chrysante

Attends un peu. Mon fils...

Philiste, à *Lycas*.

Marche, mais promptement.

Chrysante, seule.

Dieux ! que cet emporté me donne de
tourment !

Que je te plains, ma fille ! Hélas !
pour ta misère

Les destins ennemis t'ont fait naître
ce frère ;

Déplorable, le ciel te veut favoriser

D'une bonne fortune, et tu n'en peux
user.

Rejoignons toutes deux ce naturel
sauvage,

Et tâchons par nos pleurs d'amollir
son courage.



Scène VIII

Clarice, *dans son jardin*

Chers confidants de mes désirs,

Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,

Ce n'est plus avec des soupirs

Que je viens abuser de votre solitude ;

Mes tourments sont passés,

Mes vœux sont exaucés,

La joie aux maux succède :

Mon sort en ma faveur change sa
dure loi,

Et pour dire en un mot le bien que je
possède,

Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités

M'avaient avantagée à mon
désavantage.

L'amour confond nos qualités,

Et nous réduit tous deux sous un
même esclavage.

L'aveugle outrecuidé

Se croirait mal guidé

Par l'aveugle fortune ;

Et son aveuglement par miracle fait
voir

Que quand il nous saisit, l'autre
nous importune,

Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux,

Que j'entendais si bien sans les
vouloir entendre,

Et tes propos mystérieux,

Par leurs rusés détours n'ont plus
rien à m'apprendre.

Notre libre entretien

Ne dissimule rien ;

Et ces respects farouches

N'exerçant plus sur nous de secrètes
rigueurs,

L'amour est maintenant le maître de
nos bouches

Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré !

Que le plaisir se goûte au sortir des
supplices !

Et qu'après avoir tant duré,

La peine qui n'est plus augmente nos
délices !

Qu'un si doux souvenir

M'apprête à l'avenir

D'amoureuses tendresses !

Que mes malheurs finis auront de
volupté !

Et que j'estimerai chèrement ces
caresses

Qui m'auront tant coûté !

Mon heur me semble sans pareil ;

Depuis qu'en liberté notre amour
m'en assure,

Je ne crois pas que le soleil...



Scène IX

Célidan, Alcidon, Clarice, la
Nourrice

*Célidan dit ces mots derrière le
théâtre.*

Cocher, attends-nous là.

Clarice

D'où provient ce murmure ?

Alcidon

Il est temps d'avancer ; baissions le tapabord,

Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

Clarice

Aux voleurs ! au secours !

La Nourrice

Quoi ! des voleurs, madame ?

Clarice

Oui, des voleurs, nourrice.

La nourrice embrasse les genoux de Clarice et l'empêche de fuir.

Ah ! de frayeur je pâme.

Clarice

Laisse-moi, misérable !

Célidan

Allons, il faut marcher,

Madame ; vous viendrez.

Clarice

(Célidan lui met la main sur la bouche.)

Aux vo...

Célidan

(Il dit ces mots derrière le théâtre.)

Touche, cocher.



Scène X

La Nourrice, Doraste, Polymas,
Listor

La Nourrice, *seule*.

Sortons de pâmoison, reprenons la
parole ;

Il nous faut à grands cris jouer un
autre rôle.

Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien
pris mon temps :

Ils n'en seront pas tous également contents ;

Et Philiste demain, cette nouvelle sue,

Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.

Mais par où vont nos gens ? Voyons, qu'en sûreté

Je fasse aller après par un autre côté.

A présent il est temps que ma voix s'évertue.

Aux armes ! aux voleurs ! on m'égorge, on me tue,

On enlève Madame ! Amis, secourez-nous !

A la force ! aux brigands ! au
meurtre ! Accourez tous,

Doraste, Polymas, Listor !

Polymas

Qu'as-tu, nourrice ?

La Nourrice

Des voleurs...

Polymas

Qu'ont-ils fait ?

La Nourrice

Ils ont ravi Clarice.

Polymas

Comment ? ravi Clarice ?

La Nourrice

Oui. Suivez promptement.

Bons dieux ! que j'ai reçu de coups
en un moment !

Doraste

Suivons-les : mais dis-nous la route
qu'ils ont prise.

La Nourrice

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous
favorise !

(Elle est seule.)

Oh, qu'ils en vont abattre ! ils sont
morts, c'en est fait ;

Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.

Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,

Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.

Quant à nous cependant subornons quelques pleurs

Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.



Acte IV



Scène première

Philiste, Lycas

Philiste

Des voleurs cette nuit ont enlevé
Clarice !

Quelle preuve en as-tu ? quel
témoin ? quel indice ?

Ton rapport n'est fondé que sur
quelque faux bruit.

Lycas

Je n'en suis par les yeux, hélas ! que
trop instruit ;

Les cris de sa nourrice en sa maison
déserte

M'ont trop suffisamment assuré de
sa perte ;

Seule en ce grand logis, elle court
haut et bas,

Elle renverse tout ce qui s'offre à ses
pas,

Et sur ceux qu'elle voit frappe sans
reconnaître ;

A peine devant elle oserait-on
paraître :

De furie elle écume, et fait sans cesse
un bruit

Que le désespoir forme, et que la
rage suit ;

Et parmi ses transports, son
hurlement farouche

Ne laisse distinguer que Clarice en sa
bouche.

Philiste

Ne t'a-t-elle rien dit ?

Lycas

Soudain qu'elle m'a vu,

Ces mots ont éclaté d'un transport
imprévu :

« Va lui dire qu'il perd sa maîtresse
et la nôtre » ;

Et puis incontinent, me prenant pour
un autre,

Elle m'allait traiter en auteur du
forfait ;

Mais ma fuite a rendu sa fureur sans
effet.

Philiste

Elle nomme du moins celui qu'elle en
soupçonne ?

Lycas

Ses confuses clameurs n'en accusent
personne,

Et même les voisins n'en savent que
juger.

Philiste

Tu m'apprends seulement ce qui peut
m'affliger,

Traître, sans que je sache où, pour
mon allégeance,

Adresser ma poursuite et porter ma
vengeance.

(Seul.)

Tu fais bien d'échapper ; dessus toi
ma douleur,

Faute d'un autre objet, eût vengé ce
malheur :

Malheur d'autant plus grand que sa
source ignorée

Ne laisse aucun espoir à mon âme
éplorée,

Ne laisse à ma douleur, qui va finir
mes jours,

Qu'une plainte inutile au lieu d'un
prompt secours :

Faible soulagement en un coup si
funeste ;

Mais il s'en faut servir, puisque seul
il nous reste.

Plains, Philiste, plains-toi, mais avec
des accents

Plus remplis de fureur qu'ils ne sont

impuissants ;

Fais qu'à force de cris poussés
jusqu'en la nue,

Ton mal soit plus connu que sa cause
inconnue ;

Fais que chacun le sache, et que par
tes clameurs

Clarice, où qu'elle soit, apprenne que
tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tiens en
servage,

Reçois de mon ardeur ce dernier
témoignage :

Vois comme en te perdant je vais
perdre le jour,

Et par mon désespoir juge de mon amour.

Hélas ! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte

Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte,

Et ton amour, qui doute encor de mes serments,

Cherche à s'en assurer par mes ressentiments.

Soupçonneuse beauté, contente ton envie,

Et prends cette assurance aux dépens de ma vie.

Si ton feu dure encor, par mes
derniers soupirs

Reçois ensemble et perds l'effet de
tes désirs ;

Alors ta flamme en vain pour Philiste
allumée,

Tu lui voudras du mal de t'avoir trop
aimée ;

Et sûre d'une foi que tu crains
d'accepter,

Tu pleureras en vain le bonheur d'en
douter.

Que ce penser flatteur me dérobe à
moi-même !

Quel charme à mon trépas de penser

qu'elle m'aime !

Et dans mon désespoir qu'il m'est
doux d'espérer,

Que ma mort, à son tour, la fera
souponner !

Simple, qu'espères-tu ? Sa perte
volontaire

Ne veut que te punir d'un amour
téméraire ;

Ton déplaisir lui plaît, et tous autres
tourments

Lui sembleraient pour toi de légers
châtiments.

Elle en rit maintenant, cette belle
inhumaine ;

Elle pâme de joie au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa
condition.

Pauvre désespéré, que ta raison
s'égare !

Et que tu traites mal une amitié si
rare !

Après tant de serments de n'aimer
rien que toi,

Tu la veux faire heureuse aux dépens
de sa foi ;

Tu veux seul avoir part à la douleur
commune ;

Tu veux seul te charger de toute
l'infortune,

Comme si tu pouvais en croissant tes
malheurs

Diminuer les siens, et l'ôter aux
voleurs.

N'en doute plus, Philiste, un
ravisser infâme

A mis en son pouvoir la reine de ton
âme,

Et peut-être déjà ce corsaire effronté

Triomphe insolemment de sa fidélité.

Qu'à ce triste penser ma vigueur
diminue !



Scène II

Philiste, Doraste, Polymas, Listor

Philiste

Qu'est-elle devenue ?

Mais voici de ses gens.

Amis, le savez-vous ? N'avez-vous rien trouvé

Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

Doraste

Nous avons fait, monsieur, une vaine poursuite.

Philiste

Du moins vous avez vu des marques de leur fuite.

Doraste

Si nous avons pu voir les traces de leurs pas,

Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas ;

Mais, hélas ! quelque soin et quelque diligence...

Philiste

Ce sont là des effets de votre intelligence,

Traîtres ; ces feints hélas ne sauraient m'abuser.

Polymas

Vous n'avez point, monsieur, de quoi nous accuser.

Philiste

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,

Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrète.

Mais voici... Vous fuyez ! vous avez beau courir,

Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.

Doraste *rentrant avec ses compagnons, cependant que Philiste les cherche derrière le théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

Polymas

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage ;

Mais plutôt derechef allons si bien chercher,

Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

Listor, *voyant revenir Philiste, et*

s'enfuyant avec ses compagnons.

Le voilà.

Philiste, l'épée à la main, et seul.

Qui les ôte à ma juste colère ?

Venez de vos forfaits recevoir le
salaire,

Infâmes scélérats, venez, qu'espérez-
vous ?

Votre fuite ne peut vous sauver de
mes coups.



Scène III

Alcidon, Célidan, Philiste

Alcidon *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle
visible

T'a rendu maintenant à l'honneur
plus sensible,

Puisqu'ainsi tu m'attends les armes à
la main.

J'admire avec plaisir ce changement soudain,

Et vais...

Célidan

Ne pense pas ainsi...

Alcidon

Laisse-nous faire ;

C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire.

Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

Philiste

Dieux ! ce comble manquait à mon affliction.

Que j'éprouve en mon sort une
rigueur cruelle !

Ma maîtresse perdue, un ami me
querelle.

Alcidon

Ta maîtresse perdue !

Philiste

Hélas ! hier, des voleurs...

Alcidon

Je n'en veux rien savoir, va le conter
ailleurs ;

Je ne prends point de part aux
intérêts d'un traître ;

Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien

connaître

Que son juste courroux a soin de me venger.

Philiste

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager ?

Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte ;

Mon âme pour sortir ne cherche qu'une porte.

Ne me presse donc plus dans un tel désespoir :

J'ai déjà fait pour toi par-delà mon devoir.

Te peux-tu plaindre encor de ta place
usurpée ?

J'ai renvoyé Géron à coups de plat
d'épée ;

J'ai menacé Florange, et rompu les
accords

Qui t'avaient su causer ces violents
transports.

Alcidon

Entre des cavaliers une offense reçue

Ne se contente point d'une si lâche
issue ;

Va m'attendre...

Célidan, à Alcidon.

Arrêtez, je ne permettrai pas

Qu'un si funeste mot termine vos
débats.

Philiste

Faire ici du fendant tandis qu'on
nous sépare,

C'est montrer un esprit lâche autant
que barbare.

Adieu, mauvais, adieu : nous nous
pourrons trouver ;

Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant
braver,

J'apprendrai seul à seul, dans peu, de
tes nouvelles.

Mon honneur souffrirait des taches
éternelles

A craindre encor de perdre une telle
amitié.



Scène IV

Célidan, Alcidon

Célidan

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit
de pitié ;

Il montre une franchise ici trop
naturelle,

Pour ne te pas ôter tout sujet de
querelle.

L'affaire se traitait sans doute à son
desçu,

Et quelque faux soupçon en ce point
t'a déçu.

Va retrouver Doris, et rendons-lui
Clarice.

Alcidon

Tu te laisses donc prendre à ce lourd
artifice,

A ce piège, qu'il dresse afin de me
duper ?

Célidan

Romprait-il ces accords à dessein de
tromper ?

Que vois-tu là qui sente une
supercherie ?

Alcidon

Je n'y vois qu'un effet de sa
poltronnerie,

Qu'un lâche désaveu de cette
trahison,

De peur d'être obligé de m'en faire
raison.

Je l'en pressai dès hier ; mais son
peu de courage

Aima mieux pratiquer ce rusé
témoignage,

Par où, m'éblouissant, il pût un de
ces jours

Renouer sourdement ces muettes
amours.

Il en donne en secret des avis à
Florange :

Tu ne le connais pas ; c'est un esprit
étrange.

Célidan

Quelque étrange qu'il soit, si tu
prends bien ton temps,

Malgré lui tes désirs se trouveront
contents.

Ses offres acceptés, que rien ne se
diffère ;

Après un prompt hymen, tu le mets à

pis faire.

Alcidon

Cet ordre est infallible à procurer
mon bien ;

Mais ton contentement m'est plus
cher que le mien.

Longtemps à mon sujet tes passions
contraintes

Ont souffert et caché leurs plus vives
atteintes ;

Il me faut à mon tour en faire autant
pour toi :

Hier devant tous les dieux je t'en
donnai ma foi,

Et pour la maintenir tout me sera possible.

Célidan

Ta perte en mon bonheur me serait trop sensible ;

Et je m'en haïrais, si j'avais consenti
Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

Alcidon

Eh bien, pour t'arracher ce scrupule de l'âme

(Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme),

J'épouserai Clarice. Ainsi, puisque

mon sort

Veut qu'à mes amitiés je fasse un tel effort,

Que d'un de mes amis j'épouse la maîtresse,

C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.

Philiste est un parjure, et moi ton obligé :

Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.

Balancer un tel choix avec inquiétude,

Ce serait me noircir de trop d'ingratitude.

Célidan

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris !

Alcidon

C'est faire mon devoir, te quittant ma Doris,

Et me venger d'un traître, épousant sa Clarice.

Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice.

Je vais, pour confirmer tout ce que je t'ai dit,

Employer vers Doris mon reste de crédit :

Si je la puis gagner, je te réponds du frère,

Trop heureux à ce prix d'apaiser ma colère !

Célidan

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement.

Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

Alcidon

L'affaire, à mon avis, deviendrait plus aisée,

Si Clarice apprenait une mort supposée...

Célidan

De qui ? de son amant ? Va, tiens
pour assuré

Qu'elle croira dans peu ce perfide
expiré.

Alcidon

Quand elle en aura su la nouvelle
funeste,

Nous aurons moins de peine à la
résoudre au reste.

On a beau nous aimer, des pleurs
sont tôt séchés

Et les morts soudain mis au rang des
vieux péchés.



Scène V

Célidan

Il me cède à mon gré Doris de bon
courage ;

Et ce nouveau dessein d'un autre
mariage,

Pour être fait sur l'heure, et tout
nonchalamment,

Est conduit, ce me semble, assez accortement.

Qu'il en sait de moyens ! qu'il a ses raisons prêtes !

Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnêtes

Pour ne point rapprocher de son premier amour !

Plus j'y porte la vue, et moins j'y vois de jour.

M'aurait-il bien caché le fond de sa pensée ?

Oui, sans doute, Clarice a son âme blessée ;

Il se venge en parole, et s'oblige en

effet.

On ne le voit que trop, rien ne le satisfait :

Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.

Je jouerais, à ce conte, un joli personnage !

Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,

Tandis que le succès est encore en ma main :

Si mon soupçon est vrai, je lui ferai connaître

Que je ne suis pas homme à seconder un traître.

Ce n'est point avec moi qu'il faut
faire le fin,

Et qui me veut duper en doit craindre
la fin.

Il ne voulait que moi pour lui servir
d'escorte,

Et si je ne me trompe, il n'ouvrit
point la porte ;

Nous étions attendus, on secondait
nos coups ;

La nourrice parut en même temps
que nous,

Et se pâma soudain avec tant de
justesse,

Que cette pâmoison nous livra sa
maîtresse.

Qui lui pourrait un peu tirer les vers
du nez,

Que nous verrions demain des gens
bien étonnés !



Scène VI

Célidan, la Nourrice

La Nourrice

Ah !

Célidan

J'entends des soupirs.

La Nourrice

Destins !

Célidan

C'est la nourrice ;

Qu'elle vient à propos !

La Nourrice

Ou rendez-moi Clarice...

Célidan

Il la faut aborder.

La Nourrice

Ou me donnez la mort.

Célidan

Qu'est-ce ? qu'as-tu, nourrice, à
t'affliger si fort ?

Quel funeste accident ? quelle perte

arrivée ?

La Nourrice

Perfide ! c'est donc toi qui me l'as enlevée ?

En quel lieu la tiens-tu ? dis-moi, qu'en as-tu fait ?

Célidan

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait ;

Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse ?

La Nourrice

Oui, je te la demande, âme double et traîtresse.

Célidan

Je n'ai point eu de part en cet enlèvement ;

Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.

Il ne faut plus avoir un visage si triste,

Elle est en bonne main.

La Nourrice

De qui ?

Célidan

De son Philiste.

La Nourrice

Le cœur me le disait, que ce rusé
flatteur

Devait être du coup le véritable
auteur.

Célidan

Je ne dis pas cela, nourrice ; du
contraire,

Sa rencontre à Clarice était fort
nécessaire.

La Nourrice

Quoi ! l'a-t-il délivrée ?

Célidan

Oui.

La Nourrice

Bons dieux !

Célidan

Sa valeur

Ote ensemble la vie, et Clarice au voleur.

La Nourrice

Vous ne parlez que d'un.

Célidan

L'autre ayant pris la fuite,

Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

La Nourrice

Leur carrosse roulant, comme est-il

avenu...

Célidan

Tu m'en veux informer en vain par le menu.

Peut-être un mauvais pas, une
branche, une pierre,

Fit verser leur carrosse, et les jeta
par terre ;

Et Philiste eut tant d'heur que de les
rencontrer

Comme eux et ta maîtresse étaient
prêts d'y rentrer.

La Nourrice

Cette heureuse nouvelle a mon âme

ravie.

Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

Célidan

C'est... je l'aurais nommé mille fois en un jour :

Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour !

C'est un des bons amis que Philiste eût au monde.

Rêve un peu comme moi, nourrice, et me seconde.

La Nourrice

Donnez-m'en quelque adresse.

Célidan

Il se termine en don.

C'est... j'y suis ; peu s'en faut ;
attends, c'est...

La Nourrice

Alcidon ?

Célidan

T'y voilà justement.

La Nourrice

Est-ce lui ? Quel dommage

Qu'un brave gentilhomme en la fleur
de son âge...

Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien

mérité,

Et grâces aux bons dieux, son
dessein avorté...

Mais du moins, en mourant, il
nomma son complice ?

Célidan

C'est là le pis pour toi.

La Nourrice

Pour moi !

Célidan

Pour toi, nourrice.

La Nourrice

Ah ! le traître !

Célidan

Sans doute il te voulait du mal.

La Nourrice

Et m'en pourrait-il faire ?

Célidan

Oui, son rapport fatal...

La Nourrice

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

Célidan

En effet, ce rapport n'est qu'une calomnie.

Ecoute cependant : il a dit qu'à ton

su

Ce malheureux dessein avait été
conçu ;

Et que pour empêcher la fuite de
Clarice,

Ta feinte pâmoison lui fit un bon
office ;

Qu'il trouva le jardin par ton moyen
ouvert.

La Nourrice

De quels damnables tours cet
imposteur se sert !

Non, monsieur ; à présent il faut que
je le die !

Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.

Ce traître aimait Clarice, et brûlant
de ce feu,

Il n'amusait Doris que pour couvrir
son jeu ;

Depuis près de six mois il a tâché
sans cesse

D'acheter ma faveur auprès de ma
maîtresse ;

Il n'a rien épargné qui fût en son
pouvoir ;

Mais me voyant toujours ferme dans
le devoir,

Et que pour moi ses dons n'avaient
aucune amorce,

Enfin il a voulu recourir à la force.

Vous savez le surplus, vous voyez son effort

A se venger de moi pour le moins en sa mort :

Piqué de mes refus, il me fait criminelle,

Et mon crime ne vient que d'être trop fidèle.

Mais, monsieur, le croit-on ?

Célidan

N'en doute aucunement.

Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

La Nourrice

Las ! que me dites-vous ?

Célidan

Ta maîtresse en colère

Jure que tes forfaits recevront leur
salaire ;

Surtout elle s'aigrit contre ta
pâmoison.

Si tu veux éviter une infâme prison,

N'attends pas son retour.

La Nourrice

Où me vois-je réduite,

Si mon salut dépend d'une soudaine

fuite !

Et mon esprit confus ne sait où
l'adresser.

Célidan

J'ai pitié des malheurs qui te
viennent presser :

Nourrice, fais chez moi, si tu veux, ta
retraite ;

Autant qu'en lieu du monde elle y
sera secrète.

La Nourrice

Oserais-je espérer que la
compassion...

Célidan

Je prends ton innocence en ma protection.

Va, ne perds point de temps : être ici davantage

Ne pourrait à la fin tourner qu'à ton dommage.

Je te suivrai de l'œil, et ne dis encor rien

Comme après je saurai m'employer pour ton bien :

Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

La Nourrice

Vous me serez, monsieur, comme un dieu tutélaire.

Célidan

Trêve, pour le présent, de ces remerciements ;

Va, tu n'as pas loisir de tant de compliments.



Scène VII

Célidan

Voilà mon homme pris, et ma vieille
attrapée.

Vraiment un mauvais conte aisément
l'a dupée :

Je la croyais plus fine, et n'eusse pas
pensé

Qu'un discours sur-le-champ par
hasard commencé,

Dont la suite non plus n'allait qu'à
l'aventure,

Pût donner à son âme une telle
torture,

La jeter en désordre, et brouiller ses
ressorts ;

Mais la raison le veut, c'est l'effet
des remords.

Le cuisant souvenir d'une action
méchante

Soudain au moindre mot nous donne
l'épouvante.

Mettons-la cependant en lieu de

sûreté,

D'où nous ne craignons rien de sa subtilité ;

Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire

Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,

Et que depuis qu'on joue à surprendre un ami,

Un trompeur en moi trouve un trompeur et demi.



Scène VIII

Alcidon, Doris

Doris

C'est donc pour un ami que tu veux
que mon âme

Allume à ta prière une nouvelle
flamme ?

Alcidon

Oui, de tout mon pouvoir je t'en

viens conjurer.

Doris

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer.

Ce compliment, fort beau pour des
âmes glacées,

M'est un aveu bien clair de tes
feintes passées.

Alcidon

Ne parle point de feinte ; il
n'appartient qu'à toi

D'être dissimulée, et de manquer de
foi ;

L'effet l'a trop montré.

Doris

L'effet a dû t'apprendre,

Quand on feint avec moi, que je sais
bien le rendre.

Mais je reviens à toi. Tu fais donc
tant de bruit

Afin qu'après un autre en recueille le
fruit ;

Et c'est à ce dessein que ta fausse
colère

Abuse insolemment de l'esprit de
mon frère ?

Alcidon

Ce qu'il a pris de part en mes
ressentiments

Apporte seul du trouble à tes contentements ;

Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change

Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,

Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

Doris

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,

Puisque tu connais ma véritable haine,

De moi, ni de mon choix ne te mets point en peine.

C'est trop manquer de sens : je te prie, est-ce à toi,

A l'objet de ma haine, à disposer de moi ?

Alcidon

Non ; mais puisque je vois à mon peu de mérite

De ta possession l'espérance interdite,

Je sentirais mon mal puissamment soulagé,

Si du moins un ami m'en était obligé.

Ce cavalier, au reste, a tous les avantages

Que l'on peut remarquer aux plus
braves courages,

Beau de corps et d'esprit, riche,
adroit, valeureux,

Et surtout de Doris à l'extrême
amoureux.

Doris

Toutes ces qualités n'ont rien qui me
déplaise ;

Mais il en a de plus une autre fort
mauvaise,

C'est qu'il est ton ami ; cette seule
raison

Me le ferait haïr, si j'en savais le
nom.

Alcidon

Donc, pour le bien servir, il faut ici le taire ?

Doris

Et de plus lui donner cet avis salutaire,

Que s'il est vrai qu'il m'aime et qu'il veuille être aimé,

Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé ;

Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.

J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,

Et qu'ainsi malgré moi j'aime un de
tes amis.

Alcidon

Tu seras quelque jour d'un esprit
plus remis.

Adieu. Quoi qu'il en soit, souviens-
toi, dédaigneuse,

Que tu hais Alcidon qui te veut
rendre heureuse.

Doris

Va, je ne veux point d'heur qui parte
de ta main.



Scène IX

Doris

Qu'aux filles comme moi le sort est
inhumain !

Que leur condition se trouve
déplorable !

Une mère aveuglée, un frère
inexorable,

Chacun de son côté, prennent sur
mon devoir

Et sur mes volontés un absolu
pouvoir.

Chacun me veut forcer à suivre son
caprice :

L'un a ses amitiés, l'autre a son
avarice.

Ma mère veut Florange, et mon frère
Alcidon.

Dans leurs divisions mon cœur à
l'abandon

N'attend que leur accord pour
souffrir et pour feindre.

Je n'ose qu'espérer, et je ne sais que

craindre,

Ou plutôt je crains tout et je n'espère rien.

Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.

Dure sujétion ! étrange tyrannie !

Toute liberté donc à mon choix se dénie !

On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,

Et par force un amant n'a de moi que rigueur.

Cependant il y va du reste de ma vie,

Et je n'ose écouter tant soit peu mon

envie.

Il faut que mes désirs, toujours
indifférents,

Aillent sans résistance au gré de mes
parents,

Qui m'apprêtent peut-être un brutal,
un sauvage :

Et puis cela s'appelle une fille bien
sage !

Ciel, qui vois ma misère et qui fais
les heureux,

Prends pitié d'un devoir qui m'est si
rigoureux !



Acte V



Scène première

Célidan, Clarice

Célidan

N'espérez pas, madame, avec cet artifice,

Apprendre du forfait l'auteur ni le complice :

Je chéris l'un et l'autre, et crois qu'il m'est permis

De conserver l'honneur de mes plus chers amis.

L'un, aveuglé d'amour, ne jugea point de blâme

A ravir la beauté qui lui ravissait l'âme ;

Et l'autre l'assista par importunité :

C'est ce que vous saurez de leur témérité.

Clarice

Puisque vous le voulez, monsieur, je suis contente

De voir qu'un bon succès a trompé leur attente ;

Et me résolvant même à perdre à
l'avenir,

De toute ma douleur l'odieux
souvenir,

J'estime que la perte en sera plus
aisée,

Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont
causée.

C'est assez que je sais qu'à votre
heureux secours

Je dois tout le bonheur du reste de
mes jours.

Philiste autant que moi vous en est
redevable ;

S'il a su mon malheur, il est

inconsolable ;

Et dans son désespoir sans doute
qu'aujourd'hui

Vous lui rendez la vie en me rendant
à lui.

Disposez du pouvoir et de l'un et de
l'autre ;

Ce que vous y verrez, tenez-le comme
au vôtre ;

Et souffrez cependant qu'on le puisse
avertir

Que nos maux en plaisirs se doivent
convertir.

La douleur trop longtemps règne sur
son courage.

Célidan

C'est à moi qu'appartient l'honneur
de ce message ;

Mon secours sans cela, comme de nul
effet,

Ne vous aurait rendu qu'un service
imparfait.

Clarice

Après avoir rompu les fers d'une
captive,

C'est tout de nouveau prendre une
peine excessive,

Et l'obligation que j'en vais vous
avoir

Met la revanche hors de mon peu de
pouvoir.

Ainsi dorénavant, quelque espoir qui
me flatte,

Il faudra malgré moi que j'en
demeure ingrate.

Célidan

En quoi que mon service oblige votre
amour,

Vos seuls remerciements me mettent
à retour.



Scène II

Célidan

Qu'Alcidon maintenant soit de feu
pour Clarice,

Qu'il ait de son parti sa traîtresse
nourrice,

Que d'un ami trop simple il fasse un
ravisser,

Qu'il querelle Philiste, et néglige sa
sœur,

Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne,
abuse,

Je trouve mieux que lui mon compte
dans sa ruse :

Son artifice m'aide, et succède si
bien,

Qu'il me donne Doris, et ne lui laisse
rien.

Il semble n'enlever qu'à dessein que
je rende,

Et que Philiste après une faveur si
grande

N'ose me refuser celle dont ses

transports

Et ses faux mouvements font rompre
les accords.

Ne m'offre plus Doris, elle m'est
toute acquise ;

Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma
franchise ;

Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi :

Cesse tes compliments, je l'aurai
bien sans toi.

Mais pour voir ces effets allons
trouver le frère :

Notre heur s'accorde mal avecque sa
misère,

Et ne peut s'avancer qu'en lui disant
le sien.



Scène III

Alcidon, Célidan

Célidan

Ah ! je cherchais une heure avec toi
d'entretien ;

Ta rencontre jamais ne fut plus
opportune.

Alcidon

En quel point as-tu mis l'état de ma

fortune ?

Célidan

Tout va le mieux du monde. Il ne se
pouvait pas

Avec plus de succès supposer un
trépas ;

Clarice au désespoir croit Philiste
sans vie.

Alcidon

Et l'auteur de ce coup ?

Célidan

Celui qui l'a ravie,

Un amant inconnu dont je lui fais
parler.

Alcidon

Elle a donc bien jeté des injures en l'air ?

Célidan

Cela s'en va sans dire.

Alcidon

Ainsi rien ne l'apaise ?

Célidan

Si je te disais tout, tu mourrais de trop d'aise.

Alcidon

Je n'en veux point qui porte une si dure loi.

Célidan

Dans ce grand désespoir elle parle de toi.

Alcidon

Elle parle de moi !

Célidan

« J'ai perdu ce que j'aime,

Dit-elle ; mais du moins si cet autre lui-même,

Son fidèle Alcidon, m'en consolait ici ! »

Alcidon

Tout de bon ?

Célidan

Son esprit en paraît adouci.

Alcidon

Je ne me pensais pas si fort dans sa mémoire.

Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

Célidan

Tu peux, dans ce jour même, en voir la vérité.

Alcidon

J'accepte le parti par curiosité.

Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

Célidan

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

Alcidon

Si l'occasion s'offre, on peut la disposer,

Mais comme sans dessein...

Célidan

J'entends, à t'épouser.

Alcidon

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence

Le concierge, rendu de mon intelligence,

Me donne un accès libre aux lieux de
sa prison ;

Que déjà quelque argent m'en a fait
la raison,

Et que, s'il en faut croire une juste
espérance,

Les pistoles dans peu feront sa
délivrance,

Pourvu qu'un prompt hymen succède
à mes désirs.

Célidan

Que cette invention t'assure de
plaisirs !

Une subtilité si dextrement tissue

Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

Alcidon

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

Célidan

Ne diffère donc point. Je t'attends vers le soir ;

N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

Alcidon, *seul*.

O l'excellent ami ! qu'il a l'esprit docile !

Pouvais-je faire un choix plus

commode pour moi ?

Je trompe tout le monde avec sa
bonne foi ;

Et quant à sa Doris, si sa poursuite
est vaine,

C'est de quoi maintenant je ne suis
guère en peine ;

Puisque j'aurai mon compte, il
m'importe fort peu

Si la coquette agrée ou néglige son
feu.

Mais je ne songe pas que ma joie
imprudente

Laisse en perplexité ma chère
confidente ;

Avant que de partir, il faudra sur le
tard

De nos heureux succès lui faire
quelque part.



Scène IV

Chrysante, Philiste, Doris

Chrysante

Je ne le puis celer, bien que j'y
compatisse :

Je trouve en ton malheur quelque peu
de justice :

Le ciel venge ta sœur ; ton fol
emportement

A rompu sa fortune, et chassé son
amant,

Et tu vois aussitôt la tienne
renversée,

Ta maîtresse par force en d'autres
mains passée.

Cependant Alcidon, que tu crois
rappeler,

Toujours de plus en plus s'obstine à
quereller.

Philiste

Madame, c'est à vous que nous
devons nous prendre

De tous les déplaisirs qu'il nous en
faut attendre.

D'un si honteux affront le cuisant
souvenir

Eteint toute autre ardeur que celle de
punir.

Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté
Clarice ;

Mais du reste accusez votre seule
avarice.

Madame, nous perdons par votre
aveuglement

Votre fils, un ami ; votre fille, un
amant.

Doris

Otez ce nom d'amant : le fard de son

langage

Ne m'empêcha jamais de voir dans
son courage ;

Et nous étions tous deux semblables
en ce point,

Que nous feignions d'aimer ce que
nous n'aimions point.

Philiste

Ce que vous n'aimiez point ! Jeune
dissimulée,

Fallait-il donc souffrir d'en être
cajolée ?

Doris

Il le fallait souffrir, ou vous

désobliger.

Philiste

Dites qu'il vous fallait un esprit
moins léger.

Chrysante

Célidan vient d'entrer : fais un peu
de silence,

Et du moins à ses yeux cache ta
violence.



Scène V

Philiste, Chrysante, Célidan, Doris

Philiste, à *Célidan*.

Eh bien ! que dit, que fait, notre
amant irrité ?

Persiste-t-il encor dans sa brutalité ?

Célidan

Quitte pour aujourd'hui le soin de
tes querelles :

J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.

Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

Philiste

Ami, que me dis-tu ?

Célidan

Ce que je viens de voir.

Philiste

Et de grâce, où voit-on le sujet que j'adore ?

Dis-moi le lieu.

Célidan

Le lieu ne se dit pas encore.

Celui qui te la rend te veut faire une loi...

Philiste

Après cette faveur, qu'il dispose de moi ;

Mon possible est à lui.

Célidan

Donc, sous cette promesse,

Tu peux dans son logis aller voir ta maîtresse :

Ambassadeur exprès...



Scène VI

Chrysante, Célidan, Doris

Chrysante

Son feu précipité

Lui fait faire envers vous une
incivilité ;

Vous la pardonnerez à cette ardeur
trop forte

Qui sans vous dire adieu, vers son

objet l'emporte.

Célidan

C'est comme doit agir un véritable amour.

Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour ;

Et nous voyons assez par cette expérience

Que le sien est égal à son impatience.

Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint ces deux amants,

Et que tout se dispose à vos contentements,

Pour m'avancer aux miens, oserais-

je, madame

Offrir à tant d'appas un cœur qui
n'est que flamme,

Un cœur sur qui ses yeux de tout
temps absolus

Ont imprimé des traits qui ne
s'effacent plus ?

J'ai cru par le passé qu'une ardeur
mutuelle

Unissait les esprits et d'Alcidon et
d'elle,

Et qu'en ce cavalier son désir arrêté

Prendrait tous autres vœux pour
importunité.

Cette seule raison m'obligeant à me
taire,

Je trahissais mon feu de peur de lui
déplaître ;

Mais aujourd'hui qu'un autre en sa
place reçu

Me fait voir clairement combien
j'étais déçu,

Je ne condamne plus mon amour au
silence,

Et viens faire éclater toute sa
violence.

Souffrez que mes désirs, si
longtemps retenus,

Rendent à sa beauté des vœux qui lui

sont dus ;

Et du moins, par pitié d'un si cruel
martyre,

Permettez quelque espoir à ce cœur
qui soupire.

Chrysante

Votre amour pour Doris est un si
grand bonheur

Que je voudrais sur l'heure en
accepter l'honneur ;

Mais vous voyez le point où me
réduit Philiste,

Et comme son caprice à mes souhaits
résiste.

Trop chaud ami qu'il est, il
s'emporte à tous coups

Pour un fourbe insolent qui se
moque de nous.

Honteuse qu'il me force à manquer
de promesse,

Je n'ose vous donner une réponse
expresse,

Tant je crains de sa part un désordre
nouveau.

Célidan

Vous me tuez, madame, et cachez le
couteau :

Sous ce détour discret un refus se
colore.

Chrysante

Non, monsieur, croyez-moi, votre offre nous honore.

Aussi dans le refus j'aurais peu de raison :

Je connais votre bien, je sais votre maison.

Votre père jadis (hélas ! que cette histoire

Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire !),

Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi ;

J'étais son cher objet ; et maintenant

je voi

Que comme par un droit successif de
famille,

L'amour qu'il eut pour moi, vous
l'avez pour ma fille.

S'il m'aimait, je l'aimais ; et les
seules rigueurs

De ses cruels parents divisèrent nos
cœurs :

On l'éloigna de moi par ce maudit
usage

Qui n'a d'égard qu'aux biens pour
faire un mariage ;

Et son père jamais ne souffrit son
retour

Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon
amour :

En vain à cet hymen j'opposai ma
constance ;

La volonté des miens vainquit ma
résistance.

Mais je reviens à vous, en qui je vois
portraits

De ses perfections les plus aimables
traits.

Afin de vous ôter désormais toute
crainte

Que dessous mes discours se cache
aucune feinte,

Allons trouver Philiste, et vous
verrez alors

Comme en votre faveur je ferai mes
efforts.

Célidan

Si de ce cher objet j'avais même
assurance,

Rien ne pourrait jamais troubler mon
espérance.

Doris

Je ne sais qu'obéir, et n'ai point de
vouloir.

Célidan

Employer contre vous un absolu

pouvoir !

Ma flamme d'y penser se tiendrait criminelle.

Chrysante

Je connais bien ma fille, et je vous répons d'elle.

Dépêchons seulement d'aller vers ces amants.

Célidan

Allons : mon heur dépend de vos commandements.



Scène VII

Philiste, Clarice

Philiste

Ma douleur, qui s'obstine à
combattre ma joie,

Pousse encor des soupirs, bien que je
vous revoie ;

Et l'excès des plaisirs qui me
viennent charmer

Mêle dans ces douceurs je ne sais
quoi d'amer :

Mon âme en est ensemble et ravie et
confuse.

D'un peu de lâcheté votre retour
m'accuse,

Et votre liberté me reproche
aujourd'hui

Que mon amour la doit à la pitié
d'autrui.

Elle me comble d'aise et m'accable de
honte ;

Celui qui vous la rend, en
m'obligeant, m'affronte :

Un coup si glorieux n'appartenait

qu'à moi.

Clarice

Vois-tu dans mon esprit des doutes
de ta foi ?

Y vois-tu des soupçons qui blessent
ton courage,

Et dispensent ta bouche à ce fâcheux
langage ?

Ton amour et tes soins trompés par
mon malheur,

Ma prison inconnue a bravé ta
valeur.

Que t'importe à présent qu'un autre
m'en délivre,

Puisque c'est pour toi seul que
Clarice veut vivre,

Et que d'un tel orage en bonace
réduit

Célidan a la peine, et Philiste le
fruit ?

Philiste

Mais vous ne dites pas que le point
qui m'afflige,

C'est la reconnaissance où l'honneur
vous oblige :

Il vous faut être ingrate, ou bien à
l'avenir

Lui garder en votre âme un peu de
souvenir.

La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,

Quelque inégal qu'il soit, à son désavantage ;

Je ne puis le souffrir. Nos penses à tous deux

Ne devraient, à mon gré, parler que de nos feux.

Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

Clarice

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique :

Penses-tu que je veuille un amant si

jaloux ?

Philiste

Je tâche d'imiter ce que je vois en
vous ;

Mon esprit amoureux, qui vous tient
pour sa reine,

Fait de vos actions sa règle
souveraine.

Clarice

Je ne puis endurer ces propos
outrageux :

Où me vois-tu jalouse, afin d'être
ombrageux ?

Philiste

Quoi ! ne l'étiez-vous point l'autre
jour qu'en visite

J'entretins quelque temps Bélinde et
Chrysolite ?

Clarice

Ne me reproche point l'excès de mon
amour.

Philiste

Mais permettez-moi donc cet excès à
mon tour :

Est-il rien de plus juste, ou de plus
équitable ?

Clarice

Encor pour un jaloux tu seras fort

traitable,

Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens,

D'accuser mes défauts pour excuser les tiens ;

Par cette liberté tu me fais bien paraître

Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,

Puisque laissant les vœux et les submissions,

Tu me dis seulement mes imperfections.

Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,

Et prendre avant le temps un peu
trop de licence.

Nous avons notre hymen à demain
arrêté ;

Mais, pour te bien punir de cette
liberté,

De plus de quatre jours ne crois pas
qu'il s'achève.

Philiste

Mais si durant ce temps quelque
autre vous enlève,

Avez-vous sûreté que, pour votre
secours,

Le même Célidan se rencontre

toujours ?

Clarice

Il faut savoir de lui s'il prendrait
cette peine.

Vois ta mère et ta sœur que vers
nous il amène.

Sa réponse rendra nos débats
terminés.

Philiste

Ah ! mère, sœur, ami, que vous
m'importunez !



Scène VIII

Chrysante, Doris, Célidan, Clarice,
Philiste

Chrysante, *à Clarice.*

Je viens après mon fils vous rendre
une assurance

De la part que je prends en votre
délivrance ;

Et mon cœur tout à vous ne saurait
endurer

Que mes humbles devoirs osent se
différer.

Clarice, à *Chrysante*.

N'usez point de ce mot vers celle
dont l'envie

Est de vous obéir le reste de sa vie,

Que son retour rend moins à soi-
même qu'à vous.

Ce brave cavalier accepté pour
époux,

C'est à moi désormais, entrant dans
sa famille,

A vous rendre un devoir de servante
et de fille ;

Heureuse mille fois, si le peu que je
veux

Ne vous empêche point d'excuser
mes défauts,

Et si votre bonté d'un tel choix se
contente !

Chrysante, à Clarice.

Dans ce bien excessif, qui passe mon
attente,

Je soupçonne mes sens d'une
infidélité,

Tant ma raison s'oppose à ma
crédulité.

Surprise que je suis d'une telle
merveille,

Mon esprit tout confus doute encor
si je veille ;

Mon âme en est ravie, et ces
ravissemens

M'ôtent la liberté de tous
remerciemens.

Doris, à Clarice.

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle
m'enhardisse

A vous offrir, madame, un fidèle
service.

Clarice, à Doris.

Et moi, sans compliment qui vous
farde mon cœur,

Je vous offre et demande une amitié
de sœur.

Philiste, à *Célidan*.

Toi, sans qui mon malheur était
inconsolable,

Ma douleur sans espoir, ma perte
irréparable,

Qui m'as seul obligé plus que tous
mes amis,

Puisque je te dois tout, que je t'ai
tout promis,

Cesse de me tenir dedans
l'incertitude :

Dis-moi par où je puis sortir
d'ingratitude ;

Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,

De réduire pour toi ma parole en effet.

Célidan, à *Philiste*.

S'il est vrai que ta flamme et celle de Clarice

Doivent leur bonne issue à mon peu de service,

Qu'un bon succès par moi réponde à tous vos vœux,

J'ose t'en demander un pareil à mes feux.

(*Montrant Chrysante.*)

J'ose te demander, sous l'aveu de
Madame,

Ce digne et seul objet de ma secrète
flamme,

Cette sœur que j'adore, et qui pour
faire un choix

Attend de ton vouloir les favorables
lois.

Philiste, à *Célidan*.

Ta demande m'étonne ensemble et
m'embarrasse :

Sur ton meilleur ami tu brigues cette
place,

Et tu sais que ma foi la réserve pour
lui.

Chrysante, à *Philiste*.

Si tu n'as entrepris de m'accabler
d'ennui,

Ne te fais point ingrat pour une âme
si double.

Philiste, à *Célidan*.

Mon esprit divisé de plus en plus se
trouble ;

Dispense-moi, de grâce, et songe
qu'avant toi

Ce bizarre Alcidon tient en gage ma
foi.

Si ton amour est grand, l'excuse t'est
sensible ;

Mais je ne t'ai promis que ce qui
m'est possible ;

Et cette foi donnée ôte de mon
pouvoir

Ce qu'à notre amitié je me sais trop
devoir.

Chrysante, à Philiste.

Ne te ressouviens plus d'une vieille
promesse ;

Et juge, en regardant cette belle
maîtresse,

Si celui qui pour toi l'ôte à son
ravisser

N'a pas bien mérité l'échange de ta
sœur.

Clarice, à *Chrysante*.

Je ne saurais souffrir qu'en ma
présence on die

Qu'il doive m'acquérir par une
perfidie ;

Et pour un tel ami lui voir si peu de
foi

Me ferait redouter qu'il en eût moins
pour moi.

Mais Alcidon survient ; nous l'allons
voir lui-même

Contre un rival et vous disputer ce
qu'il aime.



Scène IX

Clarice, Alcidon, Philiste, Chrysante,
Célidan, Doris

Clarice, *à Alcidon.*

Mon abord t'a surpris, tu changes de
couleur ;

Tu me croyais sans doute encor dans
le malheur :

Voici qui m'en délivre ; et n'était que
Philiste

A ses nouveaux desseins en ta faveur
résiste,

Cet ami si parfait qu'entre tous tu
chéris

T'aurait pour récompense enlevé ta
Doris.

Alcidon

Le désordre éclatant qu'on voit sur
mon visage

N'est que l'effet trop prompt d'une
soudaine rage.

Je forcène de voir que sur votre
retour

Ce traître assure ainsi ma perte et
son amour.

Perfide ! à mes dépens tu veux donc
des maîtresses,

Et mon honneur perdu te gagne leurs
caresses ?

Célidan, à Alcidon.

Quoi ! j'ai su jusqu'ici cacher tes
lâchetés,

Et tu m'oses couvrir de ces
indignités !

Cesse de m'outrager, ou le respect
des dames

N'est plus pour contenir celui que tu
diffames.

Philiste, à Alcidon.

Cher ami, ne crains rien, et demeure assuré

Que je sais maintenir ce que je t'ai juré :

Pour t'enlever ma sœur, il faut m'arracher l'âme.

Alcidon, à Philiste.

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme.

Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu

Que si mon cœur brûlait, c'était d'un autre feu.

Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice :

(Il se montre.)

Voici l'auteur du coup, (Il montre
Célidan.)

et voilà le complice.

(A Philiste.)

Adieu. Ce mot lâché, je te suis en
horreur.



Scène X

Chrysante, Clarice, Philiste, Célidan,
Doris

Chrysante, *à Philiste.*

Eh bien ! rebelle, enfin sortiras-tu
d'erreur ?

Célidan, *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous
découvre un mystère

Que ma discrétion vous avait voulu
taire,

C'est à moi de montrer quel était
mon dessein.

Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai
la main :

La peur que j'eus alors qu'après ma
résistance

Il ne trouvât ailleurs trop fidèle
assistance...

Philiste, à *Célidan*.

Quittons là ce discours, puisqu'en
cette action

La fin m'éclaircit trop de ton
intention,

Et ta sincérité se fait assez connaître.

Je m'obstinais tantôt dans le parti
d'un traître ;

Mais au lieu d'affaiblir vers toi mon
amitié,

Un tel aveuglement te doit faire pitié.

Plains-moi, plains mon malheur,
plains mon trop de franchise,

Qu'un ami déloyal a tellement
surprise ;

Vois par là comme j'aime, et ne te
souviens plus

Que j'ai voulu te faire un injuste
refus.

Fais, malgré mon erreur, que ton feu
persévère ;

Ne punis point la sœur de la faute du
frère ;

Et reçois de ma main celle que ton
désir,

Avant mon imprudence, avait daigné
choisir.

Clarice, à *Célidan*.

Une pareille erreur me rend toute
confuse ;

Mais ici mon amour me servira
d'excuse ;

Il serre nos esprits d'un trop étroit
lien

Pour permettre à mon sens de
s'éloigner du sien.

Célidan

Si vous croyez encor que cette erreur
me touche,

Un mot me satisfait de cette belle
bouche ;

Mais, hélas ! quel espoir ose rien
présumer,

Quand on n'a pu servir, et qu'on n'a
fait qu'aimer ?

Doris

Réunir les esprits d'une mère et d'un
frère,

Du choix qu'ils m'avaient fait avoir
su me défaire,

M'arracher à Florange et m'ôter
Alcidon,

Et d'un cœur généreux me faire
l'heureux don,

C'est avoir su me rendre un assez
grand service

Pour espérer beaucoup avec quelque
justice.

Et, puisqu'on me l'ordonne, on peut
vous assurer

Qu'alors que j'obéis, c'est sans en
murmurer.

Célidan

A ces mots enchanteurs tout mon
cœur se déploie,

Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma
joie.

Chrysante

Que la mienne est extrême ! et que
sur mes vieux ans

Le favorable ciel me fait de doux
présents !

Qu'il conduit mon bonheur par un
ressort étrange !

Qu'à propos sa faveur m'a fait
perdre Florange !

Puisse-t-elle, pour comble, accorder

à mes vœux

Qu'une éternelle paix suive de si
beaux nœuds,

Et rendre par les fruits de ce double
hyménée

Ma dernière vieillesse à jamais
fortunée !

Clarice, à *Chrysante*.

Cependant pour ce soir ne me refusez
pas

L'heur de vous voir ici prendre un
mauvais repas,

Afin qu'à ce qui reste ensemble on se
prépare,

Tant qu'un mystère saint deux à
deux nous sépare.

Chrysante, à *Clarice*.

Nous éloigner de vous avant ce doux
moment,

Ce serait me priver de tout
contentement.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

